

PER

8-54

CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL



Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131



VOLUME XVIII — No 5

MONTRÉAL, DÉCEMBRE 1937

Le numéro: 10 sous



Tout se passa comme le renard avait dit. Le jeune homme emporta l'oiseau; la princesse remonta à cheval et ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent arrivés à un grand bois.



Joyeux Noël



*Nouvelle agréable
Un Sauveur-Enfant nous est né!
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné.*

Rêve de Noël

*Voici Noël: Je rêve à l'humble maisonnette
Des simples et des inconnus,
Je rêve au bon gros feu de cèdre et d'épinette
Pour chauffer les pieds qui sont nus.*

*Je rêve que les bons, dont la vie est amère,
Ce soir, ne sont pas oubliés,
Que les petits enfants sans famille et sans mère
Ont des joujoux dans leurs souliers.*

*Je rêve que les morts, nos chers vieux et nos vieilles,
Viennent comme en un rendez-vous,
Les hommes vigoureux et les femmes vermeilles,
Pour manger le pain avec nous.*

*Je rêve qu'aux détours sinistres de la route
On ne voit plus personne errer;
Je rêve qu'il n'est plus de grande âme en déroute,
Ni de beaux yeux faits pour pleurer.*

*Je rêve pour les fils de la noble souffrance
La promesse des jours plus beaux;
Je rêve plus d'amour, surtout plus d'espérance,
Et moins d'oubli sur les tombeaux!...*

*Je rêve un avenir radieux et prospère
Pour mon pays et pour ses lois;
Je rêve un Canada qui garde et qui vénère
Ses doux cantiques d'autrefois!*

Blanche LAMONTAGNE



CONTE DE FÉES



L'OISEAU D'OR



UN CERTAIN ROI avait un jardin, et, dans ce jardin, il y avait un arbre qui portait des pommes d'or. Quand elles furent mûres, on s'aperçut que chaque soir il en manquait une, et le roi se fâcha et ordonna au jardinier de veiller toute la nuit au pied de l'arbre. Le jardinier envoya son fils aîné; mais, vers minuit, il s'endormit, et au matin il manquait une pomme. Alors il ordonna à son second fils de faire le guet la nuit suivante; mais à minuit il s'endormit, et au matin il manquait une autre pomme. Alors le troisième fils offrit de veiller à son tour. Mais le jardinier ne voulut pas tout d'abord le laisser faire; cependant, il y consentit à la fin, et le jeune homme se coucha sous l'arbre, et fit le guet attentivement. Quand minuit sonna, il entendit un léger bruit au-dessus de sa tête, et vit venir un oiseau qui était tout d'or pur; et quand il essaya de saisir une des pommes avec son bec, le fils du jardinier se leva d'un bond et lui lança une flèche. Mais la flèche ne fit aucun mal à l'oiseau; il perdit seulement une plume de sa queue et il s'envola. Le lendemain matin on porta la plume d'or au roi, qui réunit aussitôt son conseil privé. Tous tombèrent d'accord que si une seule plume était si précieuse, l'oiseau lui-même devait valoir tout le royaume. Alors le roi dit: "Je veux avoir cet oiseau, et il faut que je l'aie."

Le fils aîné du jardinier se mit alors en route, et il pensait trouver l'oiseau d'or sans tarder. Il arriva bientôt à un bois, et à la lisière de ce bois il vit un renard; alors il prit son arc et allait tirer quand le renard lui dit:

— "Ne me tue pas, et je te donnerai un bon conseil. Je sais bien ce que tu veux: tu veux trouver l'oiseau d'or. Quand tu arriveras ce soir dans un village, tu verras deux auberges en face l'une de l'autre; l'une est pleine de bruit et de gaieté. N'entre pas dans celle-là; repose-toi pour la nuit dans l'autre, si pauvre et si humble qu'elle puisse te paraître."

Mais le jeune homme se dit: "Qu'est-ce qu'une bête peut bien en savoir?" Et il lança une flèche au renard, mais ne l'atteignit point; alors le renard redressa sa queue jusque par-dessus son dos, et entra dans le bois en courant.

Le jeune homme poursuivit sa route, et il arriva le soir dans le village où étaient les deux auberges; dans l'une on chantait et on dansait; et l'autre avait l'air sale et misérable. "Je serais bien sot d'entrer dans cette pauvre auberge et de ne point aller dans ce bel endroit", se dit-il. Et il entra dans la maison joyeuse, se livra aux

plaisirs et aux festins et oublia l'oiseau et sa patrie.

Le temps passa, et comme le fils aîné ne revenait pas, le second se mit en route, et tout ce qui était arrivé à son frère lui arriva à son tour. Le renard ne manqua pas de lui donner son bon conseil; mais quand il arriva aux deux auberges, son frère aîné était à la fenêtre de celle où l'on s'amusait, et il lui cria d'entrer, si bien qu'il ne put résister à la tentation; il entra, et s'abandonna à tous les plaisirs du lieu.

Le temps passa encore, et le plus jeune fils voulut aussi partir à travers le vaste monde à la recherche de l'oiseau d'or. Mais pendant longtemps son père ne voulut pas en entendre parler, car il aimait beaucoup son fils et craignait que quelque malheur ne lui arrivât à lui aussi et ne l'empêchât de revenir. A la fin, cependant on convint de le laisser partir, car il n'y avait plus de paix à la maison. Il arriva au bois, trouva le renard et en reçut le même bon conseil. Mais il fut poli envers le renard et n'essaya point de le tuer comme ses frères avaient fait. Alors, le renard lui dit: "Assieds-toi sur ma queue, tu voyageras plus vite."

Il le fit, et le renard partit, comme un trait, et il allait si vite, si vite, que ses poils et les cheveux du jeune homme sifflaient dans l'air.

Quand ils arrivèrent au village, le jeune homme suivit le conseil du renard, et, sans regarder autour de lui, il entra dans la pauvre auberge et s'y reposa tranquillement toute la nuit. Le lendemain matin, comme il se remettait en route, le renard vint à lui et lui dit:

— "Va droit devant toi, jusqu'à ce que tu arrives à un château devant lequel dort et ronfle tout un régiment de soldats. N'aie pas peur, mais entre dans le château et passe de chambre en chambre jusqu'à ce que tu arrives dans une pièce où tu verras l'oiseau d'or dans une cage en bois. Tout à côté, il y a une belle cage en or pour la parade, mais ne retire pas l'oiseau de l'humble cage pour le mettre dans la belle; sans cela tu t'en repentirais."

En disant ces mots, le renard étendit sa queue, le jeune homme s'y assit et les voilà partis comme un trait, si vite, si vite, que les poils du renard et les cheveux du jeune homme sifflaient dans l'air.

Devant la porte du château, tout était comme le renard avait dit; alors le fils du jardinier entra, et il trouva la chambre où était l'oiseau dans une cage de bois. — "Ce serait ridicule", se dit-il, alors, "d'emporter un si bel oiseau

dans cette pauvre cage". Il ouvrit la porte, s'empara de l'oiseau, et le mit dans la cage en or; mais l'oiseau se mit à pousser un cri si terrible que tous les soldats s'éveillèrent; ils firent notre jeune homme prisonnier et l'amènèrent devant le roi. Le lendemain matin, la cour se réunit pour le juger; et quand tous les témoignages eurent été entendus, le jeune homme fut condamné à mort; on lui laisserait cependant la vie sauve s'il apportait au roi le cheval d'or qui court aussi vite que le vent. On lui donnerait même l'oiseau d'or, en échange.

Il se remit donc en route, le coeur triste et lourd, quand tout à coup son bon ami le renard se présenta de nouveau devant lui et lui dit:

— "Tu vois maintenant ce qui t'est arrivé pour n'avoir pas écouté mes conseils. Je vais cependant te dire comment tu pourras trouver le cheval d'or, si tu veux faire comme je te dirai. Va droit devant toi jusqu'à ce que tu arrives au château où le cheval se trouve dans sa stalle. Les valets sont couchés devant la stalle; ils dorment profondément et ronflent. Emmène le cheval doucement, mais ne manque pas de lui mettre la selle de cuir et de bois et non la selle d'or que tu verras pendue à côté."

Le jeune homme monta sur la queue du renard, et les voilà partis d'un trait, si vite, si vite, que les poils du renard et les cheveux du jeune homme sifflaient dans l'air.

Tout alla bien; les valets ronflaient, tenant des selles d'or dans leurs mains. Mais quand le fils du jardinier vit le cheval d'or, il pensa que ce serait grand dommage de lui mettre la vilaine selle. — "Je vais lui donner la belle, comme il le mérite", dit-il. Et il allait retirer une des selles d'or des mains d'un valet quand celui-ci s'éveilla et se mit à crier si fort, que tous les autres accoururent et firent le jeune homme prisonnier; et au matin, il fut conduit de nouveau devant la cour et condamné à mourir

— à moins qu'il ne ramenât la belle princesse et alors on lui donnerait l'oiseau et le cheval.

Il se remit en route le coeur triste, mais le vieux renard ne tarda pas à paraître et lui dit:

— "Pourquoi ne m'as-tu pas écouté? Si tu l'avais fait, tu posséderais maintenant l'oiseau et le cheval; je veux cependant te donner encore une fois mes conseils. Va droit devant toi, et dans la soirée tu arriveras à un château. A minuit, la belle princesse va prendre un bain; avance-toi vers elle quand elle passera, salue-la, et elle te suivra. Mais surtout, ne souffre pas qu'elle aille dire adieu à son père et à sa mère."

Le renard étendit sa queue et les voilà partis comme un trait, si vite, si vite, que les poils du renard et les cheveux du jeune homme sifflaient dans l'air.

Quand ils arrivèrent au château, tout y était comme avait dit le renard. Et à minuit le jeune homme rencontra la princesse, lui donna un baiser et elle consentit à partir avec lui; mais elle le pria, en pleurant, de la laisser aller faire ses adieux à son père et à sa mère. Il refusa tout d'abord, mais elle pleura plus fort, et tomba à ses pieds, si bien qu'à la fin il y consentit. Dès l'instant qu'elle fut auprès de son père, il s'éveilla, et tout le monde dans le château avec lui, et le jeune homme fut fait prisonnier de nouveau.

Alors, on le mena devant le roi qui lui dit: "Tu n'auras ma fille qu'à une condition; c'est que d'ici huit jours tu aies enlevé la colline qui obstrue la vue devant ma fenêtre."

Or, cette colline était si grande que le monde entier n'aurait pu l'enlever; et quand le jeune homme eut travaillé pendant sept jours sans qu'il y parût, pour ainsi dire, il fut bien découragé; mais le soir du septième jour le renard arriva.

— "Couche-toi, et dors"; dit-il, "je travaillerai à ta place". Et au matin, quand il s'éveilla, la colline avait disparu. Alors il s'en fut, plein de joie, trouver le roi, et lui dit que, puisqu'il avait enlevé la colline, il fallait donner la princesse.

Le roi fut bien obligé de tenir sa parole, et voilà le jeune homme parti avec la princesse; mais le renard le rejoignit et lui dit:

— "Il faut que tu aies les trois: la princesse, le cheval et l'oiseau."

— "C'est vrai", dit le jeune homme, "mais comment surmonter cette difficulté?"

"Si tu veux seulement m'écouter", répondit le renard, "ce sera bientôt fait. Quand tu te présenteras devant le roi qui veut la belle princesse, dès qu'il te verra, il sera extrêmement heureux; il fera donc amener le cheval et te le



donnera. Prends bien vite la princesse derrière toi, mets les éperons à la bête et pars au galop, rapide comme l'éclair."

Tout se passa à merveille, et quand la princesse fut en sûreté sur le beau cheval, le renard dit:

— "Quand tu arriveras au château où se trouve l'oiseau, je resterai à la porte avec la princesse, et toi tu entreras. Et quand ils verront que tu as le cheval d'or, ils apporteront l'oiseau; reste à cheval sans bouger et dès que tu auras la cage en main, pars au galop."

Tout se passa comme le renard avait dit. Il emporta l'oiseau; la princesse remonta à cheval, et ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'enfin, ils fussent arrivés à un grand bois.

Le renard parut aussitôt et il leur dit: "Tuez-moi, et coupez-moi la tête et les pattes." Mais le jeune homme refusa absolument de le faire.

— "Eh bien", dit le renard, "je vais en tout cas te donner un bon conseil; garde-toi de racheter un condamné à la potence et de t'asseoir au bord d'une rivière."

— "Si ce n'est que cela", pensa le jeune homme, "ce ne sera pas bien difficile."

Il continua donc sa route avec la princesse et arriva dans le village où il s'était séparé de ses deux frères. Ayant entendu un grand tumulte, il demanda ce qu'il y avait, et on lui répondit que deux hommes allaient être pendus. Il s'approcha, et vit que les deux hommes étaient ses frères, qui s'étaient rendus coupables de toutes sortes de crimes et avaient dépensé tout ce qu'ils avaient. — "N'y a-t-il pas moyen de les sauver?" demanda-t-il. — "Non", lui répondait-on, à moins que vous ne vouliez les racheter à prix d'argent. Alors sans prendre le temps de penser, il paya ce qu'on lui demanda, et ses deux frères furent délivrés et se mirent en route avec lui.

Et quand ils arrivèrent au bois où le renard les avait vus pour la première fois, il y faisait si bon et si frais que les deux frères dirent: "Asseyons-nous ici au bord de cette rivière, et reposons-nous un moment, le temps de manger et de boire." Et le jeune homme oublia ce que le renard lui avait dit, et il s'assit au bord de la rivière, et au moment où il ne se doutait de rien, ses frères s'approchèrent de lui par derrière, le jetèrent dans la rivière, prirent la princesse, le cheval et l'oiseau et s'en allèrent trouver le roi à qui ils dirent: "Nous avons gagné tout cela et nous te l'apportons." Alors tout le monde fut dans la joie; — mais le cheval ne

voulut pas manger, l'oiseau ne voulut pas chanter et la princesse se mit à pleurer.

Le plus jeune fils était tombé au fond de la rivière qui, par bonheur, était presque à sec; mais bien qu'il n'eût aucun os brisé, il ne savait comment se tirer de là. Alors le vieux renard revint encore une fois, et le gronda parce qu'il n'avait pas suivi ses conseils: tout cela ne lui serait pas arrivé s'il avait obéi.

— "Cependant", dit-il, "je ne veux pas te laisser ici, il faut que je t'aide à sortir; prends-moi par la queue et tiens bon."

Alors il le retira de la rivière, et quand ils eurent atteint le bord: "Tes frères sont à l'affût pour te tuer, s'ils te trouvent sur les territoires du roi", dit-il.

Le fils du jardinier se déguisa donc en pauvre homme et se rendit en secret à la cour du roi, et il n'eut pas plus tôt franchi les portes que le cheval se mit à manger, et l'oiseau à chanter, et la princesse cessa de pleurer. Le roi fut si étonné qu'il demanda comment tout cela s'était fait; et la princesse lui répondit: "Je crois que mon époux est revenu, et j'en suis bien heureuse!"

Et elle lui raconta tout ce qui était arrivé, bien que les deux autres frères l'eussent menacée de mort si elle disait un seul mot. Le roi donna l'ordre de faire venir en sa présence tous ceux qui étaient dans le château, afin que la princesse pût les voir, et elle reconnut aussitôt son mari, malgré son humble déguisement, et elle courut à lui et le prit dans ses bras.

On s'empara alors des deux frères qui furent sévèrement punis; et on rendit la princesse au plus jeune fils, qui hérita du royaume à la mort du roi.

Longtemps après, un jour qu'il était allé se promener dans le bois, le vieux renard vint à lui et le supplia de le tuer et de lui couper la tête et les pattes. Il le fit, à la fin, et aussitôt le renard fut changé en homme: c'était le frère de la reine, qui avait disparu depuis de longues années.

Fleurs télégraphiées
partout

Tél. : HARBOUR 1878

ED. GERNAEY

Fleuriste

Invitation particulière aux membres de la
Société de Saint-Jean-Baptiste

1405, rue Saint-Denis

MONTREAL



MICHELINE



TU es là, Madame Marie? Ouvre ta porte. Madame Marie ouvre sa porte et Micheline entre en trombe.

— Comme tu es belle, ma chérie!

— Eglantine m'a fait ma toilette de bonne heure. Maman dort.

Avec quelle onction, la petite a chuchoté: Maman dort, comme si, même hors de chez elle, il ne fallait pas faire de bruit, de peur d'éveiller celle qui la subjugué par sa beauté, celle qui vient, le soir, se pencher sur son petit lit, l'entourer de ses bras nus, l'effleurer de ses lèvres rougies, sa maman capricieuse et jolie que, sans cesse, on réclame ailleurs.

Eglantine, la bonne, demeure impuissante à rendre raison des absences qui font la maison vide et silencieuse. Sous l'étreinte de sa mère, avant de s'esquiver avec qui l'attend, la fillette étouffe une plainte, la même toujours: — Tu t'en vas?

Longtemps après le retour de la Messe de l'Aurore, Madame Marie a entendu grincer les freins, puis s'arrêter un taxi qui ramenait la mère de la petite. D'où venait-elle? — D'une de ces fêtes nocturnes où, la nuit de Noël, dans l'anonymat des foules païennes, se confondent ceux qui fuient vers les sabbats des hôtels envahis.

— Le petit Jésus t'a apporté de belles étrennes? s'enquiert Madame Marie.

— C'est le Père Noël qui est venu, cette nuit. Tu pensais que c'était le petit Jésus? Qui c'est, le petit Jésus?

Micheline, élevée sans Dieu, ignore le mystère de la naissance du Sauveur.

— Tu ne le connais pas? Alors, nous irons ensemble le voir à l'église, veux-tu?

— Mais oui, Madame Marie.

L'enfant est charmée de saisir un prétexte pour revoir la rue pimpante, parée de frais, comme au sortir d'un long sommeil, les vitrines chargées de jouets, les arbres de Noël enguirlandés de verroterie et de mousse givrée.

Madame Marie, c'est la voisine. Déçue dans ses espoirs de maternité, elle a adopté dans son cœur l'enfant gavroche qui, chaque jour, vient frapper à sa porte. Elle s'intéresse à ce petit bout de Micheline qui, à certains moments, prend des mines d'abandonnée. Elle a deviné l'existence de la fillette, encombrante pour une mère volage, qui n'a de souci que l'ivresse du plaisir.

L'aubaine d'une promenade offerte à Micheline lui a tôt fait perdre de vue l'objet de sa course. Madame Marie la laisse courir

devant elle, admirer les étalages, les fenêtres décorées de gui, épier les bambins joyeux croisés en route, en compagnie de leurs parents.

Micheline leur jette un regard d'envie puis, se sachant comprise, elle revient vers Madame Marie et comme pour sceller l'entente muette, elle presse sa main.

Toutes deux gravissent les degrés de Notre-Dame, puis s'enfoncent dans l'obscurité du portique qui ouvre sur la nef. Elles avancent jusqu'à la balustrade. Les ténèbres flottantes sont piquées de petites flammes qui trépident sur la herse lumineuse des lampions, près de la Crèche.

Le tableau qui sert de fond de scène prolonge l'illusion de Bethléem; ça et là, dans les prés valonneux sont échelonnés des bergers et leurs moutons. Auprès de Joseph et de Marie, dans l'étable, qu'habitent les anges, entre le boeuf et l'âne, repose l'Enfant-Dieu.

— Comme il est beau, s'écrie Micheline! C'est son Papa et sa Maman là, près de lui?

— Oui, c'est la Sainte Vierge et Saint Joseph.

Intriguée par la misère que recèle le décor qui entoure le nouveau-né: l'autel ouvert à tous vents, dans l'obscurité verte d'une fourrée de sapins, la paille répandue à terre, près de la mangeoire, l'enfant poursuit son enquête:

— Pourquoi est-il venu au monde dans une étable?

— Pour nous sauver, ma chérie, pour nous ouvrir le ciel.

— Où c'est, le ciel?

— C'est là-haut, où est allé ton grand-père.

Micheline devient songeuse. Grand-père est mort l'an dernier. Il était aveugle. La petite se souvient de l'affolement de sa mère, appelée au chevet du mourant. Elle se souvient de la gêne qui avait suivi l'entrevue.

Il était donc bien sévère pour avoir ainsi bouleversé sa maman! De la pièce voisine, elle avait surpris des éclats de voix, des mots qui grondaient de colère, puis des mots hâletants, comme des mots d'adieu et le silence était retombé, un silence morne, entrecoupé de pleurs et de gémissements.

Micheline avait ressenti l'embarras que propageait leur présence à toutes deux au milieu de la famille réunie. Les enfants ont des antennes secrètes pour saisir le malaise des ambiances troubles.

— Tu dis qu'il est au ciel, grand-papa?

— Il y est sûrement, il était si bon!

— Il a bien fait pleurer maman !

Madame Marie la regarde navrée. L'enfant se débat dans un dilemme tragique que nul autour d'elle ne semble vouloir résoudre. Tant de choses se bousculent dans sa tête, tant de choses que ni Eglantine, ni Madame Marie ne sauraient lui expliquer ; de là, de vagues inquiétudes qui remontent souvent à la pointe de son esprit, réminiscences hachées qui burlent durement la mémoire. A six ans, quelques lueurs de raison ne sauraient mettre l'ordre dans la pensée des petits qui se cabrent, un moment, devant des révélations brutales, puis se laissent ensuite emporter par le cours des incidents, par la saute d'imprévus journaliers.

D'autres gosses près d'elle ont grimpé les marches de la balustrade. Micheline les observe curieusement, elle prête l'oreille à leurs interrogations naïves, elle entend la prière qu'après sa grand-mère répète un garçonnet : "Mon Jésus, je vous aime !"

Le spectacle, neuf à ses yeux, l'absorbe tout entière. Une grande joie l'a envahie, une joie intérieure qui l'éblouit, la pénètre, remplit tout son être. Elle vient de goûter la douceur de prier, l'élan qui rapproche du Bon Dieu. Elle voudrait se jeter au cou de Madame Marie, lui en faire l'aveu ; mais elle ne saurait décrire avec des mots la grande lumière, l'émotion inconnues jusqu'alors. Au moment de quitter Notre-Dame, elle demande :

— Il y en a dans toutes les églises de la ville des petits Jésus ? Nous irons les voir tous, veux-tu ?

Puis, hésitante :

— Penses-tu que maman voudrait m'en acheter Un comme celui-ci ?

— C'est moi qui te le donnerai, Micheline. Ce sera mon cadeau de Noël.

L'enfant a bondi d'allégresse :

— Tu ferais ça, Madame Marie ? Je serais si contente ! Je le coucherai dans le berceau de ma poupée et j'en prendrai bien soin. Eglantine ira me chercher des lampions que j'allumerai le soir, comme à la Crèche.

Les yeux de Madame Marie se sont mouillés. Elle a compris qu'une présence mystérieuse et suave viendrait combler la solitude de Micheline.

* * *

Depuis le jour où son petit Jésus est entré dans la maison, Micheline l'a installé dans sa vie. Elle chante pour Lui, elle danse pour Lui. Plutôt non. Elle n'a qu'une fois dansé devant Lui. Une pudeur instinctive l'avertit de l'inconvenance de cabrioler en présence du Bambino de la Crèche, qui sourit en tendant les bras. Les plus gracieux mouvements appris au cours de danse ne valent pas une prière à l'Enfant-Jésus.



...Sa foi naissante la plonge dans le ravissement, une vénération qui lui fait ployer le genou, comme à l'église.

Tout ceci se fait jour en elle. Sa foi naissante la plonge dans le ravissement, une vénération qui lui fait ployer le genou, comme à l'église.

L'existence continue son cours, une existence enfiévrée qui absorbe de plus en plus sa mère. On s'ingénie à produire la fillette parée comme une Almée, mais Micheline demeure indifférente aux sottises ambitions que font naître sa souplesse et sa grâce mutine.

L'oncle Benjamin, en homme sérieux, s'indigne de la frivolité d'une pareille éducation. Il est le seul parmi les proches qui les visite encore. L'originalité de Micheline le retient, sa candeur le charme, une candeur qui étonne en pareil milieu.

— Elle est renversante, la petite, a-t-il déclaré !

Comme Madame Marie, il a pressenti la solitude de la pauvrete, solitude envenimée par de cruelles déconvenues. Ne lui a-t-elle pas confié que dernièrement, sans raison avouée, ses petites camarades refusent de monter chez elle ? Une moue douloureuse avait souligné la rancoeur d'un chagrin mal éteint.

* * *

Micheline est transie. Dans les yeux de l'oncle Benjamin, elle cherche en vain la lueur accoutumée. La maison résonne de bruits étranges : bruits de fauteuils qui se rapprochent, bruit de conversations à voix basse avec sa mère, conversations où repassent des allusions au message laconique reçu par téléphone, allusions à quelqu'un qu'il faut plaindre et sur qui s'apitoie l'oncle Benjamin.

— Tu viens avec moi ? lui a-t-il proposé.

— Où tu vas ?

— Voir ton papa!

Eglantine a revêtu l'enfant de son paletot chaud et l'a embrassée en silence. Sa mère est nerveuse et préoccupée. Au moment du départ, elle l'entoure, lui chuchote à l'oreille des recommandations où il entre de la commisération.

— Il faudra être gentille pour ton papa, qui est malade et veut te voir.

Micheline se raidit devant l'attitude inattendue de sa mère. Elle essaie d'y voir clair, de ranger en elle-même le désordre où s'enfouissent pêle-mêle le désarroi à l'annonce de l'accident survenu, puis l'obligation d'une visite à son père, sur qui a plané un malheur. Depuis leur séparation devant la cour, les apparitions fugitives de son père en ont fait un étranger. Lorsqu'elle le quitte, après de brèves rencontres, elle revient chez elle, le cœur serré, partagé entre sa maman et cette grande ombre dont la réapparition l'effare comme celle d'un intrus tombé subitement au milieu de leur intimité.

Mêmes gestes chaque fois, mêmes paroles tendres, d'où est absent le nom de sa mère. L'enfant en sort troublée. Des fumées de souvenirs se lèvent, traînent devant elle, embrouillent sa vue. Parmi ces réminiscences, dominant les agissements d'un homme las, qui répète des inepties, un homme irascible quand il a bu, irritable à la moindre contrariété.

Près de l'oncle Benjamin, derrière le pare-brise de l'auto, s'avance la rue trépidante, la rue que coupent en deux les rails du tramway, la rue bordée de magasins, que côtoient les passants affairés; puis, par delà le quartier populaire, la voiture roule en vitesse vers l'hôpital.

Micheline a l'intuition d'avoir un rôle à remplir. Le respect dont on l'entoure l'avertit qu'elle devra se montrer à la hauteur des événements.

Quand s'arrête la voiture, elle s'accroche à l'oncle Benjamin, qui la soulève dans ses bras, la dépose dans le grand portique, derrière le guichet de verre, qui encadre la coiffe d'une religieuse, occupée à transcrire des instructions.

La portière relève la tête dans leur direction et, après avoir consulté un tableau, elle indique un numéro à l'oncle Benjamin, qui s'enfonce avec la fillette dans un long couloir. La cage de l'ascenseur les reçoit et se referme sur eux, puis s'élève lentement pour s'arrêter au centre d'un étage, en face de la salle publique, où semblent s'être réfugiés tous les maux de la terre; vient ensuite l'enfilade de chambres fermées, d'où sortent des gardes-malades, qui frôlent le parquet d'un pas léger.

Le moment est venu. Un coup frappé au

numéro indiqué par la religieuse au guichet des renseignements, et l'infirmière ouvre avec précaution. Micheline se trouve en présence du blessé qui, la tête bandagée, esquisse un sourire et la réclame près de lui.

Les détails de l'accident lui seront épargnés, elle en a la conviction; d'ailleurs, elle ne souhaite rien savoir et ne demande qu'à être réconfortée elle-même, tant est lourd le poids qui vient de s'abattre sur son cœur.

L'oncle Benjamin est ému. Il sait trouver les mots qu'attendait son frère, il sait rassurer la mioche, qu'immobilise sur place la vue de la souffrance.

L'infirmière s'empresse auprès de l'enfant, intimidée par la ruse déployée pour lui épargner la vérité. Le malade prend un ton badin. Micheline voudrait dire quelque chose, mais la nouveauté du lieu la paralyse, ses lèvres restent muettes. Toutefois, elle s'apprivoise peu à peu. La vue de quelques bambins aperçus dans le corridor, par la porte entr'ouverte, la remet d'aplomb et lui délie la langue:

— Eglantine a fait réparer le gramophone que tu m'as donné. J'avais brisé le ressort. Maman m'a apporté d'autres disques. Et puis, Madame Marie m'a envoyé un petit Jésus à Noël. Tu vas venir Le voir?

Un sourire sceptique accueille l'invitation. Elle reprend:

— Tu ne vas pas rester longtemps ici?

— Je ne crois pas, petite Miche, je vais beaucoup mieux. Tu reviendras encore?

— Je reviendrai avec maman.

Les deux hommes se consultent du regard. L'enfant a-t-elle deviné l'interrogation muette que s'adressent les deux frères? Sa petite main, posée sur l'oreiller blanc s'amollit sous la pression des lèvres du malade. Décontenancée, la fillette manifeste le désir de rentrer, pressée de quitter cette chambre, où tout ce qu'on dit semble sonner faux, pressée de quitter l'hôpital, où circulent des odeurs de drogues et d'éther.

L'oncle Benjamin cause, il temporise tandis que trépigne Micheline devant le délai du dé-



part. Enfin, ils prennent congé. L'adieu la libère, un adieu précipité et sans expansion, puis c'est l'ébranlement, la fuite au dehors où, à cette heure, se répand la vie de la cité.

* * *

Il fait nuit dans la cour, il fait nuit sur les toits, il fait nuit partout et Micheline n'a pas sommeil. Penchée au bord de son lit, à la faveur de la lumière du lampion, elle contemple le petit Jésus dans le berceau de sa poupée.

— Tu ne dors pas, toi non plus, lui murmure-t-elle tout bas? Tu penses à Papa, qui s'est fait mal? Tu penses à Maman, qui ne voudra pas venir à l'hôpital avec moi? — Mais oui, je t'assure qu'elle viendra, si j'insiste et si je prie bien, c'est Eglantine qui l'a dit.

L'idée fixe, ancrée dans sa cervelle, lui met le cœur en feu. La fatigue, bientôt, la rejette sous ses draps, l'engourdit et lui ferme les yeux.

Comme les autres jours que ramène le Bon Dieu, s'est levé le jour du lendemain. Mue par le rythme habituel, Micheline gambille au saut du lit et court prendre son déjeuner en pyjama. Surexcitée, elle parle peu et songe à aller conférer avec sa Maman. L'heure est propice aux confidences, ne l'a-t-elle pas déjà éprouvé?

Mais sa maman, ahurie de l'intrusion matinale, prétexte la migraine et la renvoie à Eglantine. Miche se rappelle le silence qui veillait dans la chambre voisine, un silence plein de crépitements. Rien à faire, que d'aller se réfugier chez Madame Marie, qui fait ses courses dans la matinée et la conduira peut-être au bureau de l'oncle Benjamin, qu'il fera bon d'avoir de son côté.

Madame Marie a eu vent des incidents de la veille. Elle a pitié de l'enfant et complaisamment se prête à ses caprices. Entre elles, avec la rapidité de l'éclair, s'élabore le programme de la matinée, qui aboutira vers midi, au bureau de l'oncle Benjamin.

L'enjôleuse fillette ruse en entrant, elle bride son cœur, de peur de laisser percer le motif de sa venue, mais l'oncle Benjamin a saisi les rouages de son petit manège. A part soi, il médite sur la complexité de la situation. Le choc de la veille aurait-il eu une salutaire répercussion? L'émotion de sa belle-soeur trahissait une sympathie bien autre que celle accordée à un fait divers relaté par des connaissances; mais de là à conclure que le sentiment de compassion manifesté était assez fort pour rompre un silence hérissé de rancune, il hésite à s'en convaincre. Il ira s'en rendre compte en lui ramenant Micheline.

L'éclat de la neige sur les flancs de la montagne, le cri rauque des camelots, annonçant l'édition des journaux du matin, tout met la mioche en joie. Son idée fixe danse autour du paysage qui change d'aspect avec le virage du volant.

L'oncle Benjamin, près d'elle, s'entretient avec Madame Marie de l'accident survenu au docteur, son frère. Micheline ne s'arrête guère à leurs propos. Son cœur bat, son idée pivote, trépide avec le mouvement de la voiture, mais ne la quitte pas un instant.

Madame Marie s'est esquivée chez elle en descendant. Malgré la joviale bonhomie qu'il y met, l'accueil que reçoit de sa belle-soeur l'oncle Benjamin semble mitigé de surprise et de contrainte. Elle n'ose gronder Micheline, dont il s'est auparavant fait le complice.

L'oncle Benjamin prend place à table. Il s'efforce de peupler la conversation de banalités, qui voilent mal le souci obsédant. Il ignore les intentions de sa belle-soeur, qui paraît redouter l'offensive. Elle est bouleversée, elle a mauvaise mine. La tourmente des longues heures d'insomnie a creusé ses yeux abattus.

La visite consentie ne constituerait-elle pas, aux yeux du malade, un essai de rapprochement? Qu'advierait-il de lui, au sortir de l'hôpital? Aura-t-elle le courage de l'abandonner à son sort? Aura-t-elle la générosité d'oublier les scènes odieuses qui, au moindre rappel, se reproduisent fidèlement dans sa mémoire? Mais, au fond, l'émoi de la veille, à l'annonce de l'accident, n'a-t-il pas lavé un peu de l'amertume couvée contre son mari?

Dans les couches profondes de son âme gît le remords qui s'éveille en sursaut et prend un autre nom: la pitié. Sa conscience sournoisement réclame. L'effort lui vaudrait peut-être une sorte de réhabilitation morale, le courage de faire volte-face à une amitié envahissante, dont, dernièrement, elle encourage les assiduités. Ses fuites vers une vie tumultueuse ne sont-elles pas un leurre, une vaine tentative de s'étourdir, d'oublier l'anomalie de sa nouvelle existence?

Avec l'ingénuité de son âge, Micheline s'emploie en câlineries, en insinuations entreprenantes. Elle ne désarme pas, si bien que devant l'intervention de la petite, devant sa persistance, malgré l'impression pénible ressentie à la pensée de la visite projetée, s'y soustraire devient impossible.

Consciente du poids de sa démarche, la jeune femme se livre à son destin. Tous trois se dirigent vers l'hôpital.

* * *

Assise à ses pieds, la nuque appuyée sur le genou du convalescent, Micheline est heu-

reuse comme le minet qui ronronne au coin du feu. Délivrée des chagrins dont se nourrissent les enfants privés de tendresse, elle a repris ses allures casse-cou. Sa voix vibre d'un triomphe mal contenu. Chaque jour, elle s'épanouit davantage. Elle perçoit ce qui, jusqu'alors, dans sa pensée informe, n'était qu'une tension de son être, l'instinct de toute vie humaine, l'élan vers une existence normale qui lui avait été refusée.

Sa présence est un gazouillis et même quand elle n'est plus là, le silence est devenu méconnaissable. Il a revêtu son grand manteau de sérénité et se promène à travers la maison, calme et souriant.

— J'irai à l'école après Pâques, Maman me l'a promis.

— Tu serais contente d'aller à l'école?

— J'aurais quelqu'un pour jouer avec moi. Les autres ne viennent plus et ne m'invitent plus chez eux...

Son père n'avait jamais songé aux conséquences de leur séparation, aux potins en cours qui, fatalement, avaient éloigné de sa mioche ses petits camarades de jeux. Révélation douloureuse que vient confirmer le contentement manifesté par la petite, avide de prendre rang parmi les écoliers de son âge.

Micheline a ouvert son livre d'images. D'après le récit que lui en a fait Madame Marie, elle raconte la Vie de Jésus. Les dessins anciens qui ornent le livre; les montagnes arides de la Judée, les hameaux où se promènent les Pharisiens, leurs maisons couvertes de terrasses fleuries, le lac Tibériade, où glisse l'embarcation de Jésus et de ses disciples, les scènes de la Passion, rappel d'une histoire merveilleuse, dont les générations chrétiennes ne sont

pas revenues, tout repasse devant les yeux du docteur.

N'a-t-il pas grandi dans un milieu de fermiers imbus de croyances religieuses? Et voilà qu'à son insu, Micheline, qu'il a tenue dans l'ignorance de ces prodiges, en a découvert le charme secret. Comme une enfant sait mettre de candeur et de poésie dans les choses de l'âme!

La veille, au retour de la messe, à laquelle elle a assisté, en compagnie d'Eglantine, elle s'exaltait en parlant de l'orgue, qui emplit l'église de sa voix ronflante ou suave, du cérémonial qui, de l'autel, commande à l'assistance, de l'encens qui monte vers la voûte et fait lever en masse la foule recueillie.

— J'irai à la messe avec toi, Micheline, avait-il répondu, remué par la montée silencieuse du souvenir.

Il a retrouvé le goût du bonheur perdu, qu'il tente de reconquérir. Le temps vient où il devra s'éloigner, reprendre son bureau, revoir ses clients, retourner à son existence disloquée, à moins que... Non, vraiment, il n'ose s'arrêter à l'espoir qu'allument en lui certaines paroles glissées entre eux, trahissant le réflexe d'habitudes et de gestes oubliés, certaines prévenances, qui feraient pressentir le renouvellement des liens anciens.

Micheline s'ingénie à capter l'attention de son père, égaré à la poursuite de sa pensée. Un bruit de pas, venant dans leur direction, leur a fait tourner la tête.

— Il est temps, ma chérie. Tu as dépassé l'heure où les bons enfants doivent se mettre au lit.

C'est sa maman qui vient donner le signal du repos. Après quoi, quand Micheline dormira, ils se retrouveront près du foyer, en face l'un de l'autre, comme chaque soir. L'entretien reprendra péniblement, traînera sous l'effort mutuel pour cacher l'unique préoccupation qui les rapproche et souvent les divise.

Se réhabituer l'un à l'autre, vivre dans l'attente du miracle qui les réunira peut-être, épier les gestes, les mots, les attitudes qui prépareraient ou cimenteraient la fusion, tel est, chez le docteur, l'apprentissage des heures qui se succèdent, se fondent dans les jours et les soirs lourds de repentir et de projets qu'il n'ose formuler.

Micheline est palpitante. Son cœur bat, comme s'il avait des ailes qui seraient trop petites pour abriter une grande joie. Elle a vu le malade se lever de son fauteuil, s'avancer vers le couloir pour les rejoindre dans sa chambre.

Au moment où il se penche vers elle, la fierté de couvrir le secret qu'elle vient d'arra-



Assise à ses pieds, la nuque appuyée sur le genou du convalescent, Micheline est heureuse comme le minet qui ronronne au coin du feu.

cher à sa mère la fait éclater d'allégresse. Mue comme par un ressort, elle s'agenouille au bord de son lit et l'enlace de ses deux bras.

— Bonsoir, mon petit père!

— Bonne nuit, Micheline!

— Je t'aime bien, tu sais.

Il la contemple, muet d'attendrissement.

— Tu vas rester toujours avec nous?

— Qui te l'a dit?

— C'est Maman.

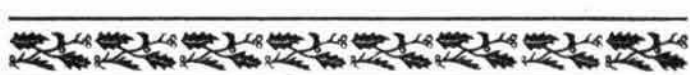
Marie-Rose TURCOT

GEOMETRIE

Eliane, 5 ans, prend ses premières leçons auprès de sa maman. Les notions élémentaires de géométrie ne sont pas oubliées. La jeune élève écoute avec attention.

Quelques jours après, sortant ensemble, elles croisent sur le trottoir une jeune femme élan-
cée. Et Eliane de constater:

— Oh! maman, regarde, la dame, elle est verticale!



Pour rendre les loisirs instructifs

(C'est à vous les jeunes que ce jeu s'adresse tout particulièrement)

Jeu de cartes de Littérature canadienne publié par la Directrice des études du Pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, à Montréal.

Ce jeu destiné à rendre plus attrayante l'étude de la littérature canadienne-française est particulièrement dédié aux élèves supérieurs de nos collèges et couvents, mais tous peuvent y trouver amusement et profit.

Le questionnaire varié autant qu'imprévu nous promène à travers la production littéraire au Canada français de 1760 à nos jours. Et c'est merveille d'y trouver de tout. On y cite plus de 200 ouvrages dont on fait connaître le genre, les qualités et l'auteur; on y évoque l'ombre de nos grands orateurs et les événements de notre histoire qui se rapportent à l'avancement littéraire; les noms de nos meilleurs périodiques — ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui — y figurent; le mystère des pseudos y est dévoilé; bref, c'est à la fois un jeu et une bonne leçon.

Ce jeu qui est une leçon vient à point après les résolutions que nous avons prises au *Deuxième Congrès de la Langue française*, car il entretient notre fierté en nous faisant connaître ceux de nos nôtres qui ont du talent et il nous invite discrètement à les encourager en lisant leurs œuvres. Pour cela il mérite qu'on le possède chez soi.

Le jeu de cartes de la littérature canadienne s'engage à divertir, à instruire et à servir notre race pour la modique somme de 35 sous l'unité. C'est vraiment beaucoup d'avantages en comparaison d'un si léger déboursé. En vente chez les libraires et au numéro 331 de la rue Sherbrooke est, à Montréal.

E. L. (le Devoir, 9 octobre 1937)

FRAGMENTS DE LETTRES:

...J'ai l'honneur d'accuser réception du jeu de cartes littéraires que vous avez bien voulu me faire parvenir. A mon humble avis, ce divertissement est bien de nature à aider la jeunesse étudiante en la mettant à même de mieux connaître notre littérature canadienne. Je lui souhaite le plus grand succès...

Joseph-Marie MELANÇON, ptre

...Les religieuses du Bon-Pasteur, pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, rue Sherbrooke, Montréal, ont préparé un jeu de cartes très intéressant sur la littérature canadienne. Nos élèves tireraient, je crois, grand profit de ce moyen facile de se familiariser avec les auteurs de chez nous et leurs œuvres.

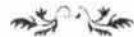
SCŒUR SAINTE-THÉOPHANIE, C.N.D.,

Directrice de l'Institut pédagogique et
du Collège Marguerite-Bourgeoys.

...Je vous remercie tout particulièrement du jeu de cartes littéraires que vous avez bien voulu m'adresser en hommage. Les professeurs et moi apprécions beaucoup ce travail et en félicitons l'auteur.

SCŒUR CANDIDE-DE-SÉBASTE,

Dir. de l'École normale de Sainte-Ursule.



DÉFINITION

Vestiaire: Endroit du palais où les avocats prennent les effets pour les causes.

VIGNETTES
DE TOUS GENRES

TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

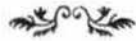
La PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL

LES CERCLES DES JEUNES NATURALISTES

No 60 — Décembre 1937

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



JESUS... NATURALISTE

LE CHRETIEN perdre le sens de la grande nature du bon Dieu, quelle monstruosité! Il faut qu'un tel chrétien ouvre l'Evangile. Notre-Seigneur n'y apparaît pas constamment à genoux, ou enfermé dans un oratoire...

Sur l'herbe fraîche des collines, au bord du lac, Notre-Seigneur cause familièrement. Pas de longues considérations métaphysiques qu'il laisse aux sages de la pensée humaine. Des allégories, des similitudes puisées dans la nature.

Les oiseaux. Jésus trouve dans leur instinct un trait pour calmer les pauvres humains anxieux du lendemain. "Voyez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment ni ne moissonnent. Les corbeaux n'ont ni cellier ni grenier. Votre Père céleste leur donne la pâture. N'êtes-vous pas plus que ces oiseaux!" Du passereau, Notre-Seigneur affirme: "Pas un de ces oiseaux ne tombe sans la permission du Père céleste." Parmi les passereaux de Palestine se trouvent les moineaux! Ils se vendaient deux pour un sou au temps de Notre-Seigneur. Pourtant, la Providence s'occupe de ces gamins ailés.

Les poissons. Le métier de Pierre devait naturellement amener le Maître à comparer son grand chef d'équipe à un pêcheur d'hommes. L'Eglise sera le vivier. Notre-Seigneur se fera même homme de métier. Il dirigera le filet qui doit ramener cent cinquante gros poissons: image des succès futurs des apôtres.

Les reptiles. Veut-il tonner son indignation contre les pharisiens, Notre-Seigneur les compare aux vipères, ces vilaines bêtes qui faisaient chaque année nombre de victimes en Palestine. "Race de vipères, disait Jésus, mauvais comme vous l'êtes, pouvez-vous dire de bonnes paroles?"

Les animaux domestiques. Dans son langage imagé, Jésus pouvait-il oublier ces animaux dont le soin occupait tant de ses auditeurs? "Que de fois, dira-t-il à la cité infidèle, j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins, et tu ne l'as pas voulu!" Jésus comparera ailleurs l'Eglise à un troupeau spirituel dont les apôtres seront les premiers pasteurs. Et à saint Pierre il donnera la plus sublime mission jamais donnée à un homme: "Pais mes agneaux, pais mes brebis!"

Le monde des plantes. Jésus trouvera des images dont la légende fleurie s'est emparée. "Considérez les lis des champs, voyez-les grandir, ils ne travaillent pas. Ils ne tissent point. Je vous affirme que Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été aussi splendidement vêtu."

Pour rappeler aux hommes cette terrible vérité que Dieu attend au dernier jour pour faire le tri entre les bons et les méchants, rien de plus saisissant que la comparaison du bon grain et de l'ivraie. Ce n'est qu'au moment de la fructification que le moissonneur peut facilement distinguer entre le blé utile et l'ivraie qu'il faut jeter au feu comme le damné...

C'est la comparaison de la vigne qui fera le mieux comprendre la sublime vérité de l'union de tous les chrétiens au Christ par l'état de grâce. "Je suis la vraie vigne!" Entre la branche et le tronc, entre le rameau de vigne et le cep, il existe une union vitale, physiologique. C'est l'union la plus intime qui puisse exister. Dieu veut la réaliser entre nous et lui, par la grâce sanctifiante.

* * *

Ainsi discourait Jésus avec les grandes personnes.

Avec les petits, comme son langage dut se faire tout aimable, tout simple, surtout quand lui-même était encore petit! Il devait excursionner aux champs, nommer à ses compagnons les oiseaux et les fleurs, tresser des couronnes, chanter le cantique si doux: "*Benedicite...* Montagnes et collines, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le à jamais!"

Si Jésus venait sur les bords du Saint-Laurent! Il attirerait à lui le va-nu-pieds des faubourgs, l'écolier à la tenue impeccable du jardin de l'enfance, le jeune élégant qui s'en va jouer sa partie de golf, le studieux et le lecteur acharné de romans qui se dirigent vers la bibliothèque. Et tout en causant avec cette jeunesse, le Maître l'amènerait vers un grand champ, aux portes de la ville.

Et là, il ouvrirait le grand livre de la nature. Il montrerait dans l'herbe le pinson qui cache habilement sa nichée. Dans un arbuste, le chardonneret qui abandonne pour un temps son joyeux vol en dentelle: il faut bien porter la becquée à quatre oisillons tout jaunes. Au

loin, le goglu qui atterrit à distance de son nid pour mystifier l'ennemi. Au bord de l'eau, l'étourneau sanglé de noir, mais quelles épau-
lètes rouges! Notre-Seigneur ferait remarquer que ces oiseaux qui semblent courir au hasard sont en réalité d'infatigables travailleurs en quête de nourriture pour eux-mêmes ou leurs petits.

Oui, Jésus ouvrirait le grand livre de la nature et il en tirerait des leçons opportunes d'activité, de travail, de prévoyance, de constance... Il ferait admirer Dieu dans ses oeuvres. Il ferait chanter, chanter à pleine joie, à pleine poitrine vivifiée par le grand air pur du bon Dieu.

* * *

Comme Jésus se ferait écouter! Il connaît les jeunes et, tout en causant avec eux, il répond à un désir — pas toujours conscient chez eux — du vrai, du beau, du bien.

Les jeunes aiment la terre, la vie et tout ce qui en fait l'attrait. Qui peut les en blâmer? Mais dans le fond de leur coeur ils éprouvent un désir inassouvi de l'absolu en tout, de Dieu enfin. Et volontiers ils diraient avec saint Augustin: "Mais parlez-moi de mon Dieu, puisque vous n'êtes pas lui!" Qui mieux que l'Evangile donnera aux jeunes cette magnifique leçon de retour à Dieu par les merveilles de la nature.

Bernard TACHÉ, S.J.



LE POMMIER

Hier, avant l'étude, j'ai vu le pommier de ma Soeur Sainte Zita et je l'ai trouvé si beau qu'il m'a donné le goût de manger des pommes. Il nous tendait les bras comme s'il voulait nous en donner. Elles étaient de différentes couleurs: rouges, jaunes, vertes. Peu de fruits sont agréables à manger comme les pommes. Leur forme est à peu près ronde. Leur chair est blanche comme de la neige. Remercions le bon Dieu de nous donner de si beaux pommiers. Vivent les pommiers de Sillery et surtout celui de Soeur Sainte Zita.

Camille GARNEAU, 9 ans.



UNE LETTRE

Ma chère Gaby,

En allant à la classe, hier, j'ai remarqué un beau pommier plein de pommes. Il est près du jardin de Soeur Sainte Zita. Il a des pommes toutes rouges et d'autres qui sont rouges avec du jaune. Il paraît qu'elles sont bien bonnes, que leur jus est sucré. Maman en achète souvent pour faire des tartes, de la gelée et de la compote. C'est avec le jus des pommes que l'on fait du cidre. Aimes-tu cela du cidre toi, Gaby? Moi j'aime mieux de la gelée. Quand tu viendras je te le montrerai, le pommier de Soeur Sainte Zita. En attendant je t'embrasse bien fort.

Ta cousine qui t'aime bien,

Agathe CLOUTIER, 10 ans.



MES IMPRESSIONS SUR LE POMMIER

Le premier septembre, quand j'ai commencé à aller à l'école, j'ai vu le beau pommier près du couvent. Il paraissait nous dire: prenez de mes pommes. Je me suis dit: "Que le bon Dieu est bon de faire de si bonnes choses!" J'étais bien surprise de voir des pommes dedans. Au mois de juin, il n'avait presque pas de feuilles, et aujourd'hui l'arbre est rempli de feuilles et de gros fruits. L'autre jour j'ai été voir un verger, et les pommiers n'étaient pas plus beaux que celui du Collège. Les pommes de Sillery sont les meilleures pommes du monde!

Denise CHALIFOUR, 9 ans.



ECHOS DE "LA JOURNÉE DE LA POMME" AU COLLEGE JESUS-MARIE DE SILLERY

Description de la pomme

Lucille, tout en larmes, entre à la salle d'étude, un sac de pommes en main. Elle est en retard...

Comme elle a peur de perdre son "cordon", elle court... Boum... la voilà par terre avec les fruits...

Pauvre Lucille! Tout de suite je ramasse les belles pommes fameuses et les remets à Lucille. "Tiens, me dit-elle, tu es gentille, garde celle-ci!"

Oh! la belle pomme! ronde, rouge, luisante, l'eau me vient à la bouche. Il y a des pommes blanches, rouges, vertes, mais celle

que je tiens dans ma main est rouge avec des petits courants verts.

Si je séparais ma pomme en deux! C'est fait! La peau est très mince et sert d'enveloppe au fruit. En dessous de cette peau c'est la chair si bonne, si sucrée. Dans son coeur, ma pomme cache des pépins bruns, bien à l'abri dans leur petite maison "d'écaille".

N'est-ce pas, mes amies, que la pomme, par son goût, son apparence, sa belle forme, mérite bien les préférences des petites filles, et des grandes aussi?

Pour le prouver une fois de plus, encourageons la journée dite de "LA POMME" au profit de cette belle oeuvre qu'est celle de "L'ECOLE CARDINAL VILLENEUVE".

*Cours Primaire 4e Année
(Travail d'ensemble)*



MES PETITS POMMIERS

*J'avais deux petits pommiers
Dans le jardin de mon père,
Leur mine était haute et fière;
Ils se moquaient des pruniers
Mes jolis petits pommiers.*

*Mes jolis petits pommiers
Produisaient des pommes blanches;
Ils en avaient plein leurs branches:
Ce qui les rendait altiers
Mes coquets petits pommiers.*

*Quand près des petits pommiers,
J'allais faire ma cueillette,
Ils perdaient quasi la tête
Et s'étiraient sur leurs pieds,
Mes coquets petits pommiers.*

*Les fruits des petits pommiers
Etaient pleins de jus si tendre
Qu'on les mangeait sans attendre
Qu'ils fussent mûrs tout entiers
Les fruits des petits pommiers.*

*Autour des petits pommiers,
En revenant de l'école,
Nous dansions un air frivole
En claquant nos durs souliers
Autour des petits pommiers.*

*Puis, des chers petits pommiers,
Je détachais, généreuse,
Une pomme savoureuse
Pour chacun des écoliers
Qui révérait les pommiers.*

*De mes deux petits pommiers
Le soir, au clair de la lune,
Je contemplais la fortune:
Bien sûr, plein de grands paniers
Viendraient des petits pommiers.*

*Mais mes deux petits pommiers,
Lors de la grande cueillette,
Tout honteux, courbaient la tête:
Nous les avions dépouillés
Les pauvres petits pommiers.*

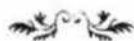
*A mes chers petits pommiers,
Pour réparer le dommage
Que leur causa le jeune âge
J'offre ces vers à sept pieds
A mes chers petits pommiers.*

*Autour des petits pommiers,
Quand je rêve à mon enfance
Plane la douce présence
De mes parents bien-aimés
Autour des petits pommiers.*

*Après trente ans, mes pommiers,
Sont encore là qui pommoient...
Mais, mes disparus voient
Du bon Dieu les grands vergers
Plus beaux que petits pommiers.*

*Pour vous, mes petits pommiers,
Chargez-vous encore de pommes,
Et restez parmi les hommes
Qui vous font des amitiés,
O mes vieux petits pommiers.*

Mère Saint-Ephrem,
Religieuse de Jésus-Marie, Sillery.



L'origine du papier buvard

Le hasard a souvent favorisé les découvertes. C'est à lui qu'on doit le papier buvard.

Autrefois, pour sécher l'encre, on se servait de sable fin ou de cendre. C'était long et pas très propre. Or, dans une papeterie de Berkshire, en Angleterre, l'ouvrier qui était chargé de surveiller la pâte à papier commit un oubli. Il omit de mettre dans la cuve la quantité nécessaire de colle, ce qui fit, pour son patron, une perte assez importante. L'ouvrier fut mis à la porte.

Ne sachant que faire de ce papier, le patron le plaça dehors et s'aperçut qu'il absorbait les gouttes de pluie qui tombaient.

Le papier buvard venait d'être découvert.

Les Petits Patriotes du Richelieu

par

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY
de la Société Historique de Montréal

(Suite)

M. OLIVIER, vous êtes bon, bien bon pour un pauvre orphelin comme moi... Je suis gêné... parce que... il faut que je refuse... J'aime mieux demeurer ici, près des patriotes, près de vous... Je puis vous rendre service. Je vous en prie, Monsieur Olivier, laissez-moi ici.

— Tu es étrange, mon petit homme. Et puis, je serai à Montréal tout probablement cet hiver. Tu m'y suivrais, je te l'ai dit.

— Voyez-vous, reprit l'enfant, en fixant de grands yeux suppliants sur Olivier Précourt, M. le Curé Chartier, à Saint-Benoit m'a souvent remercié pour les renseignements que je lui donnais. Rien ne s'échappait lorsqu'il s'agissait des patriotes... Leurs amis, leurs ennemis, je les reconnaissais tout de suite.

— Mais qui t'a donné ce penchant pour les patriotes?

— M. le Curé Chartier, et aussi M. Girouard, le notaire à Saint-Benoit... Oh! Monsieur Olivier, qu'ils parlaient bien tous deux!... Les injustices, les agaceries, non, non, les tracasseries des bureaucrates à l'égard des Canadiens, qu'ils démêlaient vite tout cela! Mes poings se serraient. Mais que pouvait un petit garçon comme moi! Et puis, il y avait de grands mots que je ne comprenais pas du tout.

— Comment se fait-il que l'on tolérât ta présence durant des entretiens politiques?

— Je me cachais... Oh! ne le dites pas, que je vous ai avoué cela... je me cachais, en arrière d'un gros buffet, qui se trouvait dans le bureau de M. le Curé.

— Tu n'as pas besoin de craindre, dit vivement Josephte, qui écoutait avec intérêt la conversation. Olivier garde tous mes secrets. Il y ajoutera les tiens.

— Tout de même, petit, je ne te promets pas que tu trouveras une cachette chez M. le Curé Blanchet, ou chez le Dr Duvert. Je jeterai un coup d'oeil en arrière des gros buffets, moi: S'il y en a, gare à toi!

— Oh! Monsieur! fit l'enfant confus.

— Olivier, cria Josephte, tu ne feras pas cela.

— Comment donc! Crois-tu que des galopins comme vous doivent se mêler aux luttes politiques? Je maintiens le régime du collège plus que jamais pour Michel.

— Vous parlez comme M. le Curé Chartier, monsieur Olivier, reprit Michel, tout triste, en baissant la tête. Pauvre monsieur le Curé!... Il n'était pas riche... pourtant, tout son argent passait en charité. Est-ce qu'il ne me logeait pas, ne m'habillait pas? Est-ce qu'il ne me donnait pas, quand il le pouvait, des leçons de français, de latin... mais pas d'anglais, par exemple!

— Tiens!

— Ça n'est pas pour la raison que vous pensez, monsieur, mais bien... parce que...?

— Encore un secret, Michel?

— Oui, reprit l'enfant en baissant la voix.

— Tu es terrible. Me voilà obligé d'en garder plus qu'il ne faut.

— Ne ris pas, Olivier, je t'en prie. C'est très sérieux tout cela, prononça Josephte avec solennité.

— Ecoutez, mes enfants, comme je ne veux pas faire de vous de petits conspirateurs, parlons d'autre chose, voulez-vous? Ou plutôt, allons-nous promener. Dans vingt minutes, nous devons nous présenter chez le Dr Dorion.

— Mais Olivier, j'aimerais à savoir, moi, pourquoi le bon M. le Curé Chartier, n'enseignait pas l'anglais à Michel. Dis-le, Michel, vite, vite. Olivier serre sa pipe. Il va falloir partir d'ici.

— Parle, Michel, mon enfant, appuya Olivier en riant. J'ai une petite soeur très curieuse, tu le vois. Hâte-toi. Nous manquons d'air, ici.

— Ce sera vite dit, Monsieur Olivier, apprit Michel en soupirant. C'est que je le savais, l'anglais, moi, et très bien. Voilà.

— Tu sais l'anglais, toi! s'écria Josephte en enveloppant son petit compagnon d'un regard d'admiration. Je trouve ça si difficile l'anglais, Michel. Tu me montreras peut-être?

— Je veux bien, répondit le garçonnet, en regardant avec timidité Olivier Précourt.

— Et, dis-moi, petit, reprit celui-ci, où as-tu appris la langue des Habits Rouges?

— Je demeurais aux Etats, Monsieur, dans le Vermont, avant la mort de ma mère. Je suis un émigré... Comme on riait de moi, à Saint-Benoit, à la petite école. "L'émigré, par ci", disait-on, "l'émigré par là"... Il a fallu que je me batte un jour pour qu'on me laisse tranquille...

— Tu as bien fait de te défendre, Michel, fit Josephte. Est-ce qu'il était plus grand que toi, celui qui t'a attaqué?

— Je te crois. Mais ça ne fait rien, j'ai eu le dessus. Tu sais, M. le Curé n'a pas dit comme toi, Josephte. Il a été mécontent. Il m'a puni.

— Oh! fit Josephte.

— Il a dit qu'il n'aimait pas les enfants querelleurs... qu'il fallait apprendre à endurer certaines choses pénibles, quand elles étaient vraies et qu'elles n'étaient pas déshonorantes...

— Alors, tu es un petit Américain, Michel? demanda avec intérêt Olivier Précourt.

— Non, monsieur. Maman m'a dit que nous étions d'une trop belle race pour en changer... Nous avons été obligés d'aller demeurer aux Etats-Unis avec mon père. Il travaillait dans une grande maison de commerce. Il n'avait pas trouvé de travail au Canada... Mais je ne sais plus très bien tout cela. En tout cas, je suis un vrai Canadien, monsieur. Comme les patriotes, répéta encore l'enfant avec fierté.

— Et ton nom? C'est Michel...

— Michel Authier.

— Et ta mère, celle qui t'a enseigné si bien, tout petit, à être fier de ta race? Oh! la brave maman!

— Elle appartenait à une bonne famille, mais nous étions si pauvres qu'il fallait nous cacher pour ne faire honte à personne... C'était une Des Rivières, je crois, monsieur Olivier.

— Une Des Rivières! Mais j'ai un ami de ce nom à Montréal.

— Oh! ne lui dites rien, monsieur, de grâce.

— Pourquoi?

— Non, non, maman m'a appris que des parents pauvres, c'était encombrant, gênant...

— Elle était très fière, ta maman, Michel?

— Elle avait toutes les qualités, monsieur. Si vous le voulez, je vous montrerai quelques souvenirs qu'elle m'a laissés. Une lettre, sur-tout...

— Michel, tu me feras tout voir à moi aussi? demanda la petite fille.

— Oui, Josephte.

— Sortons, maintenant, mes enfants. Il est huit heures moins un quart... Prenez les devants. Je vais régler la consommation.

Qu'il faisait beau, quoiqu'un peu froid, sur la grande route, où les lueurs du couchant enveloppaient toutes choses de paix. Tout poussait bien dans les jardins et les champsensemencés avec soin! De temps à autre, apparaissait un verger rempli de pommiers en fleurs. Un parfum délicat s'en échappait. Les oiseaux, bien à l'abri sous les branches, faisaient entendre leurs derniers chants. De nombreux grillons criaient sous l'herbe que l'on effleurait. Olivier Précourt, sensible à la grâce

mélancolique du soir, marchait lentement, en silence, les yeux au loin. Le babil naïf de ses petits compagnons n'atteignait pas son esprit, sinon ses oreilles. Il rêvait...

Tout à coup Josephte saisit sa main.

— Olivier, regarde, la voiture de Madame de Saint-Ours qui approche.

— Rangeons-nous à droite. Vite! Mais quel air piteux, Josephte? dit le grand frère en souriant.

— Olivier, tu sais bien que Marie sera là et qu'elle m'apercevra avec Michel...

— Mais je l'espère bien.

— Elle sera mécontente, et demain, tu verras, tu verras, Olivier...

— Je ne verrai rien du tout. Laisse-moi débrouiller tout cela, petite.

Une large voiture découverte traînée par deux chevaux blancs venait en effet sur la route. Cinq jeunes femmes remplissaient l'intérieur. On parlait et on riait gaiement. On aperçut Olivier alors qu'on le dépassait. Madame de Saint-Ours donna l'ordre au cocher d'arrêter. Olivier Précourt dut s'exécuter, revenir sur ses pas et se rapprocher, chapeau bas, des promeneuses. Il souffla à Michel et à Josephte au passage: "Demeurez ici. S'il y a lieu, je vous appellerai."

Madame Roch de Saint-Ours, née Hermine Juchereau-Duchesnay, était une jeune femme de vingt-sept ans, agréable, pleine d'entrain, et d'une générosité de coeur peu commune. On disait dans le pays qu'elle était, au fond, très sympathique à la cause des patriotes et qu'elle n'avait pas approuvé la nomination de son mari, le mois précédent, au poste de shérif de Montréal. De là, venait sans doute, le refus, tout d'abord, d'accepter ce poste. Le seigneur de Saint-Ours avait ensuite cédé à la pression exercée sur lui. Le seigneur Debartzch, à Saint-Charles, mari de sa soeur aînée, Marie-Josephte de Saint-Ours, jugeait qu'il ne fallait se dérober ni à cet honneur, ni aux avantages pécuniaires y attachés. L'on n'était pas trop fortuné au Manoir. Deux petites filles grandissaient et il fallait songer à tout ce que l'avenir réservait encore de charges, familiales ou autres.

Madame de Saint-Ours avait auprès d'elle, dans la voiture, outre l'élégante Marie Précourt, trois jeunes filles ravissantes. Sa jeune soeur de dix-huit ans d'abord, Caroline Juchereau-Duchesnay, qu'elle voulait retenir chez elle tout l'été, puis les deux belles nièces de son mari, Louise et Josephte Debartzch, qui comptaient l'une vingt ans et l'autre dix-huit ans. Toutes avaient des mantes de soie ou de laine aux teintes pâles et souriaient avec beaucoup de grâce sous les grandes capelines fleuries. Olivier Précourt plaisait à ce jeune monde

de la société locale. Il n'eût tenu qu'à lui d'être l'hôte assidu de ces quelques salons où l'on s'amusait encore avec une simplicité aussi distinguée qu'agréable. Mais le jeune homme, tout en ne fuyant pas avec ostentation fêtes et danses, restait volontiers à la maison, auprès de sa grand'mère. Il lisait beaucoup. Il suivait surtout, avec quel intérêt passionné, on l'a vu, les événements politiques, qui enserraient de plus en plus dans un étouffement de vexations, d'injustice et de mépris immérité tous les Canadiens de ce Bas-Canada à la majorité catholique et française. Puis, le jeune avocat était amoureux d'une cousine de Montréal, on le savait.

— Comment, débuta aussitôt Madame de Saint-Ours, cher monsieur Olivier, vous trouvez moyen de vous promener par nos routes, et vous ne songez pas à venir frapper à la porte du manoir?

— J'ai tort, madame, j'ai tort répondit gaiement Olivier qui saluait à tour de rôles les jeunes filles, après avoir baisé la main de la charmante femme qui l'interpellait ainsi.

— Ce n'est pas tout d'avouer ses torts, il faut les réparer, reprit Madame de Saint-Ours.

— Je suis à votre disposition, Madame.

— Soyez chez moi dans une heure au plus tard. Nous danserons. Vous devez être saturé de politique... On me dit que le Dr Nelson n'a pas ménagé ses ennemis?

— Nos ennemis aussi à nous, Madame, ne trouvez-vous pas? répliqua vivement Olivier, un éclair dans les yeux.

— Si vous voulez, nos ennemis, reprit en riant Madame de Saint-Ours, mais de grâce, ne me faites pas de tels yeux... Oh! dites donc, c'est votre petite soeur que j'aperçois là-bas.

— Oui, Josephite m'a supplié de l'amener à Saint-Ours?

— Elle aime déjà la politique? dit d'un ton taquin Madame de Saint-Ours.

— Vous êtes aussi moqueuse que charmante, Madame, dit Olivier Précourt, qui s'inclina, puis appela Josephite.

Marie Précourt prit la parole. Elle expliqua à ses amies que la petite soeur avait besoin d'air et que cette longue promenade à Saint-Ours et dans les environs de Sorel était arrivée tout à fait à point. Josephite dut monter dans la voiture, recevoir des caresses de tout le monde puis redescendre timidement prendre place auprès d'Olivier.

— Et ce petit homme, là-bas? demanda tout à coup Madame de Saint-Ours. C'est un de vos parents?

— Pas du tout, Madame, répondit avec une certaine hauteur Marie Précourt.

Olivier Précourt regarda sa soeur d'un air narquois, puis lentement il déclara qu'il avait pris le garçonnet, en ce moment un messenger chez le Dr Duvert, sous sa protection, tout simplement.

— Mais, c'est très bien cela, Monsieur Olivier, s'écria Madame de Saint-Ours. Vous le placerez dans quelque bon orphelinat.

— Et mon frère ferait bien, reprit encore Marie Précourt, qui avait l'air fort ennuyé. Ce serait sa place.

— Je ne sais encore ce que je ferai, Madame, permettez-moi de vous le dire. Ce petit bonhomme me paraît si intelligent, si débrouillard, que cela demandera de la réflexion avant de le placer à l'endroit qui lui conviendrait le mieux.

— Un avocat est, de fait, défenseur de la veuve et de l'orphelin, conclut Madame de Saint-Ours en frappant du bout de son ombrelle l'épaule du jeune homme... Alors, c'est entendu, nous vous attendrons dans une heure, au manoir. Que la petite Josephite vienne aussi.

— Vous l'excuserez, Madame, mais elle doit retourner de bonne heure chez nous...

— Monsieur Précourt, dit alors Louise Debartzch, concilions tout cela. Laissez partir Josephite dans votre voiture. Vous monterez dans la nôtre avec Marie, votre soeur. Mon père nous enverra chercher vers onze heures, c'est bien cela, Rosalie? ajouta-t-elle en s'adressant à sa soeur.

— Oh! avant, voyons. Vers dix heures.

— Alors, filons vite au manoir, dit Caroline Duchesnay, je me sens de force à danser au moins deux heures. Dix heures! Vous n'y pensez pas, mes amies. Bah! la voiture attendra.

Les promeneuses prirent congé, au milieu des dires des jeunes filles. Olivier demeura incliné et chapeau bas, quelques secondes après le départ des brillantes amies de sa soeur.

— Olivier, oh! Olivier, allons vite rejoindre Michel. Il a pris le petit sentier, ici à droite.

— Bien, petite, allons-y, reprit Olivier en se secouant, puis haussant les épaules, il ajouta entre haut et bas: "Si jamais, un devoir mondain à remplir peut prendre le caractère d'une corvée, c'est bien cette journée à finir en dansant, une journée si grave, si lourde de conséquences... Bah! nous ne serons pas les premiers ni les derniers Français à être vus dansant sur un volcan." Un pli amer se formait autour de la bouche rieuse d'Olivier Précourt.

— Olivier, pria timidement Josephite, tu dis des choses que je ne comprends pas... parle plus haut, veux-tu?

— Pauvre petite Josephite, fit le jeune homme attendri, tu as un frère au caractère fort mauvais, hein?



Josephite se tenait près de Sophie, la cuisinière, et sa voix claire, ses rires parvenaient jusqu'à Michel.

— Je t'aime beaucoup quand même, va!

— Ah! ah! ah! Ce quand même est délicieux, petite. Mais où est passé Michel? Je ne le vois plus.

— Je suis ici, monsieur, répondit le garçonnet, qui sortait d'un fourré et présentait à Josephite des fraises des champs sur une large feuille.

— Je les apporterai à grand'mère, n'est-ce pas Olivier? Oh! que c'est aimable à toi, Michel. Merci, merci, cria joyeusement Josephite.

— Oui, c'est gentil, petit, dit Olivier en frappant affectueusement sur l'épaule de l'enfant. Mais marchons plus vite encore... Les belles dames du manoir nous ont par trop retardés.

V. — OU L'ON DECIDE DE SE RENDRE A MONTREAL

Le lendemain, à l'issue du déjeuner, Olivier s'attarda à causer avec sa grand'mère. Il commenta avec elle chacun des événements de la veille. Il se tenait debout près d'une fenêtre largement ouverte, car la journée promettait d'être chaude. Un ciel sans nuage, une lumière resplendissante, une sorte d'émerveillement des êtres et des choses, en face d'un printemps parvenu à son apogée, communiquait je ne sais quelle vie à l'esprit, et remplissait le cœur de tous les espoirs. Les yeux d'Olivier se posaient avec confiance sur le cadre de clarté et de verdure qui l'entourait. Distraitement, il voyait évoluer dans le jardin potager, à gauche de la maison, Sophie, la cuisinière. Josephite se tenait près d'elle, et sa voix claire, ses rires, parvenaient jusqu'à lui. Au loin, César grondait dans sa niche. Sophie n'avait pas permis qu'il suive la fillette dans le petit royaume où poussaient les légumes. Il aurait vite mis au

pillage ce coin de jardin, objet de ses soins.

Marie, la soeur aînée, n'était pas descendue pour le déjeuner. "Elle avait besoin de repos et n'apparaîtrait que pour le dîner", avait-elle fait avertir.

Olivier vit une voiture s'arrêter près de la maison sur la route. Un robuste garçon de ferme sautait bientôt à terre et s'engageait dans le petit sentier conduisant à la cuisine des Précourt.

— Grand'mère, dit le jeune homme, voici l'un des engagés de la ferme. Vous m'excusez un instant. Il doit y avoir urgence, sans cela, l'on aurait attendu pour me communiquer la nouvelle à ma visite de l'après-midi.

— Reviens tout de suite, n'est-ce pas?

— Comptez sur moi.

Un quart d'heure plus tard, le jeune homme reprenait sa place près de sa grand'mère. Il avait l'air pensif.

— Eh bien, Olivier, que te voulait-on?

— Peu de chose, en somme. Mais le *Montréal* repart demain de bonne heure, paraît-il, et, si je le désire, l'on pourrait envoyer à bord, cet après-midi, un chargement considérable de blé et de pois.

— Qu'as-tu décidé?

— Il serait avantageux, je crois, de faire cette expédition maintenant. Car, vous le savez, nous faisons d'excellentes affaires avec nos grains, cette année. Une partie est déjà vendue aux exportateurs de Montréal.

— Alors?

— Eh bien, j'ai donné l'ordre, d'agir en sorte que tout soit prêt, en effet, pour deux heures de relevée. Je serai sur les lieux, avec le capitaine Lespérance qui jugera mieux que nous de la quantité exacte qu'il lui sera possible de transporter.

— Tu t'arranges toujours fort bien avec cet actif et agréable capitaine. Tout est pour le mieux, Olivier?

— A peu près.

— Que veux-tu dire?

— Grand'mère, je crois qu'il faut que je suive le blé à Montréal. Une visite à nos clients ne serait pas inutile en ce moment. Il se pourrait que je puisse leur céder ce qui nous reste de grains, en faisant quelques concessions, bien entendu. Mais nous le pouvons.

— Olivier, mon enfant, pourquoi envelopper de ce prétexte d'affaires ton grand désir d'être à Montréal en ce moment?

— Ce n'est pas un prétexte, je vous assure. Nous avons fait beaucoup d'argent dernièrement. Il faut profiter de cette veine heureuse...

— Olivier!

— Eh bien, admettons, grand'mère, qu'un voyage à Montréal me plaise en ce moment...

— Et à moi aussi, le voyage plairait, dit

la voix de Marie, qui surgissait, habillée d'une élégante robe de cachemire blanc.

— A ce temps-ci de l'année, Marie? dit la grand'mère, qui avait sursauté à la vue de la jeune fille.

— Les Debartzch s'y rendent. D'autres aussi. Nous aurons bien quelques sauteries, en plus de stations intéressantes dans les magasins. Vous ne vous ennuierez pas, grand'mère? Joseph ne retourne pas au couvent, cette année, elle vous tiendra compagnie.

— Comme tu deviens mondaine, Marie? Si tu pouvais l'être un peu moins, et Olivier un peu plus... dit encore la grand'mère, avec tristesse.

— Allons, chère, bien chère grand'mère, dit Olivier en riant, votre goût de l'équilibre ne vous abandonne jamais. Mais si je consens à accompagner parfois Marie dans le monde, à sacrifier à ses goûts frivoles...

— Tut, tut, tut, mon frère, dis donc franchement que tu accepteras de substituer parfois à l'amour de la politique, la politique de l'amour... Et tu feras bien.

— Une insinuation? Encore, Marie?

— Ecoute, Olivier, tu es de bonne humeur, tu ne refuses pas de me conduire à Montréal, je puis bien te faire une confidence, en retour. Il s'agit de Mathilde, je te l'ai déjà dit.

— Quelque bavardage que tu as pris au sérieux, sans doute?

— Je le voudrais. Mais le fait a été de nouveau confirmé, hier soir, chez les Saint-Ours, par ce jeune officier avec lequel j'ai dansé plusieurs fois.

— Ce qui m'a tout à fait vexé, étant donné les circonstances. Mais ce que tu peux fuir mon regard en ces occasions.

— Je te connais si bien.

— Que te disait-il, ce danseur, dont les cheveux, pardonne-moi, ressemblent à une tire manquée de la Sainte-Catherine?

— Naturellement, tu n'as vu en lui que des défauts... Quels yeux il a, pourtant, cet officier!

— Oh! assez! Au fait, Marie.

— Voici. Il arrivait de Montréal, figure-toi, mon danseur, et m'a parlé des rares salons français où il a été reçu. Un soir, paraît-il, un officier de ses amis, amoureux d'une belle jeune fille... je n'ose continuer.

— Pourquoi pas, Marie? Notre cousine Mathilde possède assez de charmes pour qu'on lui fasse beaucoup la cour.

Mais le front rembruni du jeune homme démontrait qu'il était atteint par le bavardage de sa soeur.

— Sans doute, Olivier. D'ailleurs, on peut aimer Mathilde sans être assuré de la réciprocité d'un pareil sentiment. Jusqu'à là, je

pensais comme toi. Mais ce qui me paraît digne d'attention, c'est que mon danseur a ajouté: "Mon ami est plein d'espoir. Il gagnera le coeur de la belle Mathilde Perrault, car le papa de celle-ci est pour lui et a promis de plaider sa cause. Il aime vraiment mes compatriotes, ce M. Perrault, vous savez, mademoiselle."

Olivier se leva. Sa physionomie exprimait une hauteur dédaigneuse. Et n'eût été la pâleur de son visage, bien perspicaces eussent été ceux qui auraient deviné son trouble intérieur.

— Grand'mère, dit-il, en se penchant pour embrasser la vieille dame, je vous quitte. Si Marie et moi partons demain matin... il faut nous hâter.

— Oh! si vite que cela, Olivier? dit la grand-mère.

— Vous voyez bien que cela devient pressant, qu'il s'agisse d'affaires matérielles ou... de coeur.

La grand'mère pressa la main du jeune homme, mais chercha en vain à rencontrer son regard. Elle soupira. Comme tout se compliquait dans la vie morale et sentimentale de son petit-fils! Qu'advierait-il? S'il lui était donné de vivre encore longtemps près de lui, puet-être pourrait-elle aplanir sinon éloigner tout à fait certaines difficultés. Hélas, elle le voyait bien. Ses années, ses jours même étaient mesurés. Son coeur était si malade... Quelles affreuses palpitations la nuit précédente l'avaient tenue éveiller de longues heures...

— Olivier, dit Marie, alors qu'elle le voyait se diriger vers la porte du jardin, c'est entendu, nous partons demain? Je me prépare?

— Tu te prépares.

— Et puis, mon cher frère, on me dit que nos sacs de blé se vendent très bien, tu te montreras bien généreux pour moi?

— En quoi, Marie? Tu veux robes et chapeaux? Ne te gêne pas. Je t'envie de ne désirer pour ton bonheur que colifichets et... danseurs aux cheveux jaunes.

— Ne sois pas méchant. Olivier, fit Marie. Je puis t'être utile, à Montréal, chez les...

— Je te défends de te mêler de choses qui me regardent aussi intimement. Tu m'entends bien, n'est-ce pas, Marie? lança Olivier, les yeux étincelants.

— Très bien. Tu le regretteras peut-être un jour... fit la jeune fille, en se mordant les lèvres de vexation. Elle inclina la tête du côté de la grand'mère qui les regardait tous deux tristement et sortit du salon par la porte opposée à celle d'où sortait également son frère en précipitant sa marche.

Il était onze heures du soir lorsque le jeune homme revint à la maison. Il entra doucement, croyant que l'on s'était retiré de bonne heure,

en prévision du départ matinal du lendemain. Mais en pénétrant dans la grande pièce où l'on se réunissait chaque soir, il aperçut sa grand'mère lisant à la lueur du candélabre d'argent à sept branches. Elle leva aussitôt la tête et repoussa son livre.

— Enfin, mon enfant, te voici. Comme tu reviens tard!

— Grand'mère, pourquoi m'avez-vous attendu? Cela me contrarie de vous voir vous fatiguer ainsi.

— Je me reposerai durant ton absence... Elle sera longue, Olivier? jeta interrogativement l'aïeule.

— Comment puis-je le dire? Tant d'intérêts sérieux sont en jeu... Je vous tiendrai au courant.

— De tout, mon enfant? demanda en souriant la grand'mère.

— Pourquoi pas? Je puis compter sur votre indulgence, sinon toujours sur votre approbation.

— Comme tu ressembles à ton grand-père Précourt parfois! Dans tes réponses, c'est toute ma jeunesse anxieuse et aimante que j'entrevois.

— C'était un mauvais sujet, mais qui vous adorait tout à fait, ce grand-père inconnu, dont je suis l'un des modestes rameaux.

— Un rameau! quel mot provocant, mon grand. Seras-tu jamais un rameau... d'olivier?

— Vous êtes terrible, grand'mère, à votre tour, répliqua le jeune homme, que l'esprit demeuré très vif, chez sa grand'mère, amusait beaucoup... Mais, savez-vous, j'arrive en droite ligne de chez le Dr Nelson. Les papiers qu'il m'a confiés vont me permettre de voir et d'entendre de très près, à Montréal, M. Papineau, puis M. La Fontaine.

— Tu te brûleras l'âme auprès du premier, sans doute, mais le second mettra un peu de calme dans ta mauvaise tête... Allons, je monte me coucher maintenant. Mon petit, je te confie à la Providence.

— Laissez-moi porter votre bougeoir, jusqu'à votre chambre.

— Ne te trouble pas pour si peu... As-tu beaucoup de préparatifs à faire, dis-moi? Sophie se désolait de ne pas te voir revenir plus tôt. Elle croyait ses services indispensables. Elle a préparé les choses essentielles, du moins dans la malle en toile noire, "que tu préfères à toutes", assure-t-elle.

— Cette Sophie! Toujours dévouée à bon escient. Non, grand'mère, il ne me reste, grâce à Sophie, qu'à mettre au point certains chiffres, concernant la vente probable de nouveaux grains.

— Alors, bonsoir, mon enfant. Ah! j'oubliais. Josephte s'est montrée presque indocile,

ce soir. Elle ne voulait pas monter à sa chambre. Elle voulait t'attendre.

— Nous la gâtons trop cette enfant. Sa grâce aimante nous rend lâches.

— Notre petite a fini par se consoler en t'écrivant un mot qu'elle m'a chargée de te remettre. Tu ne dois lire ce mot qu'à Montréal. Le voici.

— Quel bébé! Elle ne pouvait me dire cela à l'oreille, demain. Car, je suppose que vous viendrez au bateau avec la petite?

— Ne compte pas sur moi, Olivier. Je le regrette, mais je ne me sens pas assez vaillante, pour une promenade qui me réserve de l'émotion après tout.

— Mais je suis le premier à vous l'interdire dans ces conditions. Chère grand'mère, quelle est votre suprême recommandation? Vous brûlez de me la dire.

Le jeune homme se rapprocha de l'aïeule sur ces mots. Il l'entoura avec affection de ses bras. Quelle mignonne, élégante, mais combien fragile petite vieille était sa grand'mère! Le jeune homme voyait sa tête ne pouvoir se pencher même au niveau de ses épaules.

— Olivier, dit la grand'mère avec sa douceur pénétrante, promets-moi de ne prendre aucune décision sous l'impulsion du moment... Sois patient avec ceux qui ne pensent pas comme toi... Ne juge pas, ne condamne pas les autres sans les avoir entendus.

— Sans doute, vous pensez à Mathilde en disant ceci? demanda Olivier, qui tressaillait un peu les yeux au loin.

— Oui, mon enfant. Et tu vois que j'ai confiance en ce noble cœur de jeune fille.

— Chère, chère grand'mère, quel trésor vous êtes!... Je me sens un peu angoissé, c'est vrai, et j'ai hâte de me rendre compte de la gravité réelle ou imaginée de la situation dont on m'a parlé.

— Tu mettras, n'est-ce pas, un frein à la promptitude de son esprit, quelles que soient les circonstances. Tu réfléchiras, mon grand... L'amour de Mathilde, j'y tiens pour toi... Ce sera ta sauvegarde, le refuge de ton cœur quand je ne serai plus là...

— Voulez-vous bien vous taire... Vous serez toujours là...

— Mais invisible bientôt... Ne me regarde pas ainsi les yeux pleins de reproches.. Bonsoir, mon enfant. Ne t'attarde pas trop, je te le répète.

— Bonsoir, bonsoir, grand'mère chérie.

Quel brouhaha, vers quatre heures le lendemain matin. On s'empressait autour des voyageurs. Un repas hâtif eut lieu au milieu de mots et de recommandations jetés pêle-mêle. Josephte n'avait d'yeux que pour son frère. Elle

fit rire beaucoup par ses avis. N'alla-t-elle pas jusqu'à remarquer: "Olivier, n'oublie pas de remonter ta montre. Il faut toujours savoir l'heure à Montréal".

Enfin l'on courut vers la voiture, Alec venait d'avertir que l'on avait juste le temps d'être au quai de l'île Madère pour cinq heures.

— A l'île Madère? Déjà! s'exclama la grand-mère, je n'aurais jamais cru que les eaux fussent si basses autour des rives de Saint-Denis.

— J'ai oublié de vous raconter ce détail, grand-mère, hier. Le capitaine Lespérance est la prudence même comme vous voyez, lança Olivier qui plaçait Josephte entre Alec et lui, sur le siège en avant de la voiture.

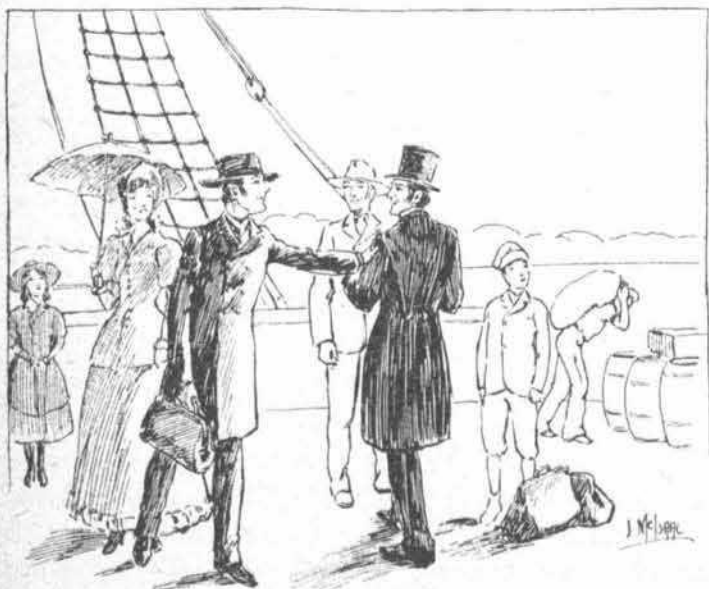
— Je l'ignorais, moi aussi, fit Marie, à qui son frère offrait maintenant la main pour monter et s'installer sur le siège en arrière. Elle se trouva entourée de ses nombreux sacs et colis. Que cela me déplût, Olivier, de traverser ainsi à gué!

— Bah! il faut s'attendre à quelques désagréments en voyage.

Sur le bateau, non loin de la famille Debartzch, que sa soeur courut saluer, qu' donc Olivier aperçut-il causant avec animation? Le Dr Duvert, Siméon Marchessault et... Michel. Ayant salué le capitaine et le seigneur Debartzch, qui le reçurent avec des exclamations de plaisir, Olivier Précourt s'empressa vers ses amis de Saint-Charles.

— Docteur, je ne puis croire que ce soit vous. Et vos malades?

— Personne, heureusement, n'est gravement atteint en ce moment, mon ami. Et pendant huit jours, non cinq jours, j'espère, le Dr Nelson fera la visite à ma place. Il est urgent que je sois à Montréal. Nous en reparlerons. Comme vous voyez, mon petit messenger est de la partie. Je crois que cela ne lui plaît pas beaucoup. Regardez son air contraint, acheva en riant le bon médecin de Saint-Charles.



— Docteur, je ne puis croire que ce soit vous!

— Contraint? Non, timide, corrigea Marchessault, en frappant sur l'épaule de l'enfant. Aussi que de belles dames font aujourd'hui le voyage. Votre soeur est fraîche comme les premières roses de Saint-Charles, Olivier.

Sur un signe du docteur, Michel s'avança et prit le petit sac de voyage d'Olivier Précourt.

— Où dois-je le porter, Monsieur? dit-il, d'un ton bas, un peu confus.

— Oh! dans quelque coin, petit ami. Et du moment que tu surveilleras...

— Place-le près de mes bagages, Michel, reprit le docteur, et assieds-toi tout près. Il y a une fenêtre, non loin, tu ne perdras rien des manoeuvres du départ, de cette façon.

— Michel! cria Josephte, en le rappelant. Elle lui avait souri plusieurs fois déjà, tout en demeurant accrochée au bras de son frère. Michel, je veux te dire bonjour ici, et aussi bon voyage. Tu vois, je ne puis quitter mon frère... Va, va, maintenant, Michel.

— Écoute, ma petite Josephte, dit celui-ci qui avait ri de bon coeur avec ses amis, de la mine sérieuse de la fillette et de sa sollicitude pour lui; écoute, il faut que tu te rendes auprès de Marie. Tu es trop gentille, tu ne voudras pas l'oublier ainsi jusqu'à la fin. D'ailleurs, j'ai affaire à l'intérieur. Je me demande quel confort, le capitaine va nous accorder. Va, va, auprès de Marie. Disons-nous adieu tout de suite.

— Oui, Olivier, je ferai tout ce que tu voudras, répondit la petite fille, dont les yeux s'emplissaient de larmes tandis qu'elle embrassait son frère. Oh!... Olivier, regarde, là-bas! Michel... Pauvre Michel! Oh!

A cet instant, le garçonnet, que Marie Précourt et ses amies Debartzch venaient de charger de leurs sacs, de leurs ombrelles, et de leurs lourds manteaux de voyage, glissait sur une pelure d'orange, et allait retomber au loin.

Olivier se précipita. Des exclamations de crainte et aussi de mécontentement s'entendirent du côté des jeunes filles. Mais déjà, Michel s'était relevé, les objets bien en mains.

— Merci, monsieur Olivier, dit-il, non sans dignité. Rassurez les belles dames. Rien n'est sali. J'ai levé très haut les bras...

— Je te suis, petit. Tu en as une belle écorchure au front...

Ils disparurent prestement, tandis que Josephte répondait par un petit sourire trempé de larmes au signe rassurant qu'Olivier lui faisait en s'éloignant. Elle tourna alors la tête vers Marie. Celle-ci lui adressait la parole, les yeux mécontents, la voix impatiente.

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY



EN FILANT...

NOËL déjà s'annonce! Dans la campagne, la neige s'amoncelle, immaculée, fine, radieuse... Il y en a presque à la hauteur des fenêtres. L'on s'emplit les yeux de cette féerie blanche qui filtre de la paix jusque dans l'âme. Sur les toitures encapuchonnées des maisonnettes, les hautes cheminées, par un long et tourmenté nuage de fumée qu'emporte un vent léger, disent la chaude activité du poêle de la cuisine, de ce vieil ami à deux ponts auquel encore sont fort attachés les gens de chez nous... poêle qu'a immortalisé Adjutor Rivard, en des lignes éloquentes... "Tout l'hiver, sa respiration s'échappe du toit en spirale, dans l'air tranquille, ou fuyante et déchirée par la rafale. Tout l'hiver, il chante, ronfle ou murmure:...

"Il fond la neige maligne que la poudrierie souffle sous la porte mal fermée, réchauffe les petits pieds rougis, fait fumer la bonne soupe. C'est l'âme de la maison".

Dans un intérieur propre, perdu dans l'immensité de la campagne, une mère-grand, gardienne fidèle des traditions canadiennes fait chanter le rouet... Son pied, en cadence, frappe la pédale... et le bruit monotone de la roue se marie au murmure de la bouillotte pansue posée sur le poêle à l'oeil de feu.

Filer de la laine n'est pas action paralysante de la pensée et l'esprit de grand'mère ressuscite alors bien des souvenirs d'antan. Elle se voit à l'âge même de ses petits-enfants qui prochainement, à Noël, viendront la visiter. Elle se retrouve, cheveux au vent, robe courte jouant dans la campagne, courant les papil-

lons, taquinant le chat, donnant la pâtée à la gent volatile nombreuse, piaillante et glou-tonne... Elle se revoit... marchant au catéchisme, aspirant à communier pour la première fois... O jours heureux que les années ne peuvent éteindre en un coeur qui les a goûtés!... Puis, en sa mémoire, tel un film qui se déroule en phases distinctes, mère-grand évoque la fête de Noël en son foyer si chrétien... L'Avent, à ce temps-là, faisait partie non seulement du cycle liturgique, mais de la vie même de chacun... Les multipliait-on les sacrifices, pour confectionner une chaude layette à l'Enfant-Dieu? A l'école, l'institutrice était admirable d'ingéniosité pour stimuler la générosité même des plus apathiques... quand parfois il s'en trouvait!

Puis venait la messe de minuit à laquelle on se rendait en voiture tirée par la "Grise". Oh! les petits se couchaient fort tôt, la veille de Noël, presque après le souper... et bien finaud celui qui aurait pu résister au sommeil... qui aurait pu s'apercevoir de la venue, à la maison du "petit Jésus", semant jouets et bénédictions... C'était ensuite le réveil joyeux, le départ en traîneau sur une neige crissante... En route, l'on comptait les étoiles... ou l'on se riait des ombres dansantes de la nuit.

A minuit, les cloches sonnaient à toute volée et l'Enfant-Dieu, porté en triomphe par les élèves de l'école du rang, était déposé en une crèche sise dans une étable naïvement peuplée... Et grand'mère, perdue dans un passé lointain, entendait en son intime, les airs familiers de nos vieux noëls, de ceux auxquels le coeur

populaire retourne, même après avoir goûté à la musique religieuse moderne.

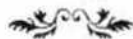
Durant sa rêverie évocatrice, l'aïeule ne s'est pas aperçue que le rouet a cessé de chanter et que quelqu'un est entré, tant les souvenirs ont afflué à ses esprits.

Enneigée, rouge de santé, vêtue d'un pimpant costume bleu marine et d'une tuque à pompons, Arlette, sa petite-fille, s'avance sur la pointe des pieds prête à lui sauter au cou et à la dévorer de baisers... Le cœur de grand-mère va rejoindre celui de la bambine dans une caresse qui laisse trop bien deviner combien les vieux se retrouvent dans les jeunes qu'ils voient pousser autour d'eux.

Petits amis, faites bien chaude l'atmosphère où vivent les parents vieillissants. Que Noël et l'An neuf soient pour eux, grâce à votre jeunesse aimante, époque de bonheur se prolongeant toute l'année, en dépit des épreuves inévitables qui lèvent en toute vie humaine. Gâtez-les... choyez-les!

Fauvette souhaite aux uns et aux autres, à tous sans exception, vie heureuse, santé, prospérité, succès... et le paradis à la fin de vos jours!

C. F.



GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez *dix lignes d'écriture et de composition personnelle*, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une *enveloppe affranchie*. Adressez:

SOEUR JEANNE

L'Oiseau bleu

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, Québec

Correspondance

Ariane. — Voeux de bonheur et de santé à l'amie que vous êtes. Puisse le Ciel combler tous vos plus ardents désirs. Amitiés à vous et à l'amie garde-malade.

Jeannine. — Que l'an neuf apporte à Jeannine amie, gâteries multiples: bonheur, santé, succès... vie heureuse au milieu des élèves dont vous avez la charge! Amitiés sincères!

Claude et Mimi. — Je souhaite à mes deux petits amis de la santé, des succès... et des gâteries sans nombre de la part de l'Enfant-Jésus de la Crèche!... Voeux de bonheur à vos parents!

Mimi-Blanc-Blanc. — Je salue l'aimable correspondante gaspésienne et lui souhaite pour 1938 bonheur profond et durable, santé, succès. Puissiez-vous trouver de nombreuses consolations dans votre tâche d'éducatrice dévouée.

Sr S. J. de P. — Voeux affectueux à la trop lointaine amie. Revenez dans le Québec... A vous santé, bonheur vrai, succès! Recevez mes amitiés.

Abeille de Marie. — Fauvette prie souvent pour celle dont la tâche est faite de dévouement quotidien. Que Dieu vous choie royalement, comme Il sait si bien le faire. Bonheur vrai et santé à l'amie inoubliable!

Arlette. — Merci de cette lettre, traduisant si affectueusement les voeux de bonheur que vous désirez pour Fauvette. A vous mes meilleurs voeux et mon plus affectueux souvenir.

Jean-Louis G. — Voeux de bonheur, de succès et de santé à mon petit ami! Bon an à tes chers parents.

Soeur Jeanne me prie de vous dire que toutes les graphologies demandées ont été expédiées par courrier postal. Elle se joint à Fauvette pour souhaiter à tous les amis du Coin, année heureuse et prospère, remplie des bénédictions d'En-haut!

C. F.

HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉSI
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit

Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS: Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 25 Est, rue Saint-Jacques, Montréal, Tél.: BELair 2374

Abonnement \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique



À mes chers petits amis, les élèves de quatrième année,

Bien chers amis,

Qui parmi vous n'aura pas, dans la vie, l'occasion d'adresser des colis ou des mots de faire-part, réunion, assemblée, concert, séance, etc. . . En ces circonstances aussi bien que maintenant en vos années scolaires, vous ne perdrez rien, certes, à lettrer à la main, le plus gentiment du monde: couvertures de cahiers ou porte-folios des sciences naturelles, titres de devoirs, signature de vos feuilles de dessin, ou encore, sur le tableau noir, de courtes annonces d'intérêt particulier à la classe, telles qu'exposition, joute, partie de jeu, félicitations aux vainqueurs, etc., etc. . .

Les lettres à simple trait dites lettres squelettes sont alors plus rapides à exécuter. Ces messages ou avis passagers ne devant ordinairement être lus que de près, point n'est besoin, comme pour les affiches commerciales, de les lettrer par de très grosses et grasses lettres.

Les architectes par exemple, ont adopté un alphabet très simple pour leurs plans d'édifices. Avez-vous déjà vu un plan d'architecte? Quand vous irez à l'Oratoire Saint-Joseph, vous visiterez le pavillon de la maquette de la future Basilique. En observant sur les murs les plans de feu M. Venne, un de nos meilleurs architectes canadiens, vous remarquerez que tous les titres sont lettrés en majuscules; que les mots de moindre importance sont lettrés en minuscules. Or, toutes les écritures qui figurent sur les plans d'architectes sont toujours lettrées à la main. Vous n'y aviez peut-être jamais songé? . . . Bon nombre d'entêtes et d'annonces de journaux ou de magazines aussi sont lettrés à la main, et cela par des lettrés professionnels qui sont payés fort cher pour ce genre de travail. Leurs dessins sont ensuite transférés sur des plaques typographiques ou lithographiques qui les reproduisent enfin, à la manière des caractères d'imprimerie, sur le papier.

Quand l'occasion s'en présentera, ne manquez pas de visiter une imprimerie ou une lithographie. Vous verrez là de vos yeux, croyez-le, une des plus intelligentes industries de l'homme. Allez-y tout le groupe de votre classe, par exemple, après vous être entendu avec le gérant. L'une ou l'autre de nos excellentes maisons canadiennes-françaises vous recevra sans doute très volontiers. . . soit, pour Montréal, l'imprimerie de l'Ecole technique, Thérien Frères, le "Devoir", Arbour et Dupont, la Lithographie du Saint-Laurent, les Annales de Saint-Joseph, etc. . . , etc. . .

I

Cette planche IV présente un modèle de lettres des plus simples, telles:

- a) — une série de majuscules
- b) — une série de minuscules
- c) — une série de chiffres arabes
- d) — le nom d'une ville chère entre toutes à tout vrai Canadien.

Les majuscules sont montées dans les proportions de 2 x 3 c'est-à-dire, dans un rectangle de 2 carreaux de largeur sur 3 carreaux de hauteur.

Le corps des minuscules est monté sur 2 carreaux de hauteur sur 1 1/2 carreau de largeur, exemple, a, c, e. La verticale de bon nombre de ces minuscules excède la ligne de base ou de tête d'une hauteur de carreau, exemple b, d, h. Les points du i et du j ainsi que la verticale de t n'excèdent pas au delà d'un demi-carreau.

(Suite à la page 122)

IV

A B C D E F G H J

I K L M N O P R S

O T U V W X Y Z

a b c d e f g h i j k l

m n o p q r s t u w

v y x z

1 2 3 4 5 6 7 8 9

QUÉBEC

Copiez très soigneusement à main levée toute votre planche modèle sur une feuille quadrillée mise à cet effet dans votre enveloppe à dessin.

Commencez par ébaucher légèrement toutes vos lettres à main levée, avec un crayon dur... Puis, toujours à main libre, perfectionnez peu à peu vos traits, en les passant et repassant jusqu'à les obtenir d'une égalité parfaite et suffisamment prononcés, quoique acunement pesés... Faites souvent faire la pointe de votre crayon sur du papier-verre (sablé).

Portez beaucoup d'attention aux coins des lettres, ainsi qu'à l'attache des courbes aux traits droits... Ces parties rondes des lettres sont toujours commencées, pour vous guider, par un léger cercle tracé en entier.

Certaines lettres du modèle ont été laissées à l'état d'ébauche afin de vous fournir un exemple de la manière dont vous devez toujours les commencer.

L'élargissement du trait des lettres quand il y a lieu — vous pouvez les élargir à volonté — se fait ordinairement par en dedans de chaque lettre. Voir le mot "Québec".

II

Maintenant que vous connaissez la forme de toutes vos lettres, vous êtes prêts, chacun, à lettrer une courte sentence ou citation de quelque haut fait ou noble parole de notre histoire nationale, se rapportant surtout aux environs de Montréal.

Suivent à titre de suggestion quelques-unes de ces courtes phrases à lettrer:

— En 1635, Jacques-Cartier remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la bourgade d'Hochelaga.

— "Tout ce beau pays donne une espérance certaine de l'augmentation de notre sainte foi." (Lettre de Jacques Cartier au roi de France).

— "Tous les arbres de l'île de Montréal seraient-ils changés en Iroquois, il est de mon devoir d'aller y fonder une colonie, et j'irai." (paroles de M. de Maisonneuve à M. de Montmagny lui exposant les difficultés de son entreprise)

— En 1660 les Iroquois ont résolu de massacrer tous les Français de la Nouvelle-France.

— Dollard, soldat de Ville-Marie, décide 16 de ses compagnons à se sacrifier avec lui pour sauver la colonie.

— Le dévouement de Dollard surpasse ce que l'histoire peut offrir de plus grand et de plus beau.

— "Combattons jusqu'à la mort; les gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et de leur roi". (l'héroïne de Verchères à ses frères).

— "Monsieur, je vous rends les armes". (paroles de l'héroïne à LaMonnerie venu lui porter secours).

— "Mademoiselle, elles sont entre bonnes mains". (réponse de l'officier).

MANIERE DE PROCEDER

1o — Une fois bien arrêté sur le choix de votre phrase, étudiez-en l'arrangement en faisant un brouillon de chacun des mots qui la composent, entre trois bouts de lignes d'une vieille feuille de papier à écrire par exemple, ou autres bouts de lignes plus serrés que vous vous tracerez vous-mêmes: une ligne de tête — une ligne de centrale — une ligne de base... Ne faites usage pour le moment que de lettres majuscules.

Faites les barres transversales de E, F, et de H un peu au-dessus du centre et celle de A un peu en-dessous. On nomme ces barres transversales des **médianes**.

Laissez entre les lettres un espace d'à peu près une demi-largeur de la lettre H.

Les lettres rondes O, Q, C, D et G ainsi que les lettres ouvertes T, L, E, F, A, V, P, doivent être rapprochées davantage.

2o — Une fois que tous vos mots seront tracés, taillez-les par bouts de lisières séparées... Ajoutez-les à l'oeil sur une feuille de papier d'emballage ou autre afin de déterminer la grandeur que vous donnerez à votre panneau...

Ayez soin ici:

A — de laisser un espace à peu près égal entre chaque mot: celui d'une fois la largeur de la lettre H.

B — de laisser entre vos **lignes** de la moitié au quart de la hauteur totale de vos lettres.

C — de ramasser toute votre **phrase** comme en un paquet bien balancé de chaque côté de l'axe vertical du panneau, et cela afin de procurer à celui-ci une marge suffisante.

Enfin après vous être tracé légèrement des lignes guides, exécutez votre bel écriteau soit à la mine, soit au crayon de couleur taillé fin, sur votre bonne feuille de papier.

On peut vous fournir pour 2 sous une feuille de papier "Construction" 12 x 18 ou 18 x 24.

Bordurez votre panneau d'un trait d'une largeur de carreau...

Bon succès!

Bien sincèrement vôtre,

LYS DU CANADA

Pour obtenir tout de suite la série complète des Leçons de Lettrage, vous pouvez écrire à la Maison-Mère des Soeurs de Sainte-Croix, section du dessin scolaire, à St-Laurent, près Montréal.

LA PAGE DES PHILATÉLISTES

Chers jeunes lecteurs,

DANS ce numéro de l'*Oiseau bleu*, nous nous occuperons du Canada seulement. D'abord, parce que nous avons beaucoup de choses à apprendre sur notre pays, même au point de vue philatélique; ensuite, parce qu'un nombre de plus en plus grand de collectionneurs s'intéressent presque exclusivement aux timbres-poste canadiens.

La publication de la belle série des timbres du troisième centenaire de la fondation de la ville de Québec, le mois dernier, a plu beaucoup. Les vignettes reproduites illustraient très bien ces timbres commémoratifs où se lisaient des légendes en français. Première concession du gouvernement fédéral aux revendications inlassables de ceux qui affirmaient et qui ne cessent d'affirmer que le français est l'une des deux langues officielles de notre pays.

En 1917, le ministère des Postes mit en circulation un timbre de trois sous, brun, grand format, pour commémorer le cinquantième anniversaire de la Confédération canadienne. La Grande Guerre alors ensanglantait

l'Europe et la couvrait de ruines. Aussi ce cinquantenaire passa-t-il inaperçu chez nous.

La série de 1927, relative à la Confédération, se compose des timbres bilingues suivants: un sou, orange, à l'effigie de sir John Macdonald; deux sous, vert, grand format, représentant les fondateurs de la Confédération; trois sous, rouge, grand format, représentant l'Hôtel du Gouvernement fédéral; 5 sous, violet, à l'effigie de sir Wilfrid Laurier; 12 sous, bleu, reproduisant la carte géographique du Canada avec les superficies comparées en 1867 et en 1927; enfin un timbre *exprès* de 20 sous, orange, d'un format particulier.

Ces timbres, d'une émission assez récente, peuvent être achetés à prix raisonnable encore. Ne l'oubliez pas, hein?

Le mois prochain, nous passerons en revue les *nouveautés* de divers pays.

En attendant, joyeux Noël, bonne et heureuse année.

UN AMI DES JEUNES PHILATÉLISTES



AVIS IMPORTANT

J'achète les timbres canadiens suivants: ½, 1, 5, 7, 10, 15, 20 cents du Troisième Centenaire de Québec, tous les timbres à l'effigie de la reine Victoria; 5, 7, 10, 20, 50 cents d'Edouard VII; 2 cents de 1898 (carte); 3, 5, 12 cents de la Confédération: 5, 12, 20 cents, série historique de 1927; 50 cents (voilier), \$1 (le Parlement fédéral), 50 cents (Grand-Pré), \$1 (les Rocheuses), 50 cents (le parlement de Victoria), \$1 (le monument Champlain), tous les timbres de la poste aérienne et de livraison expresse (*exprès*).

ATTENTION. — Je n'achète les timbres de la reine Victoria, 1, 2 et 3 cents, que par quantités de 100. Quant aux autres timbres, ils doivent m'être adressés par paquets de 50, pareils ou assortis.

Je n'achète pas les timbres déchirés, amincis, salis ou perforés de lettres-initiales. Envoyer vos timbres par lettre recommandée ou par colis postal assuré. Je répondrai immédiatement en indiquant la somme que je puis payer. Si je ne les achète pas, je les renvoie à l'expéditeur à ses frais.

Recommandation: le directeur de l'*Oiseau bleu*.

Adresser tous vos envois à

J. COURVAL, 4674, rue Resther, Montréal, Canada

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA QUINCAILLERIE

QUESTION. — 1. — Que vend le *quincaillier*? — De la quincaillerie, c'est-à-dire des outils ou articles divers en fer ou en cuivre.

Q. — Quels articles ce quincaillier offre-t-il en vente? — Une serrure, un rabot, un couteau à mastic, un pinceau, un marteau; à l'étalage, on voit aussi des charnières et une chaîne de sûreté.

2. — Comment se nomme cet appareil à mesurer? — Une mesure à ruban.

3. — Que voyez-vous là? — Un électricien coupant un fil avec une pince! un menuisier clouant un clou avec un marteau et un plombier arrangeant un siphon avec une clé à tuyau.

4. — Qu'est ceci? — Une vis à tête plate, et fraisée, c'est-à-dire pouvant entrer dans un trou évasé.

5. — D'où vient à ce crochet le nom de *plafonnier*? — C'est parce qu'il se visse au plafond.

6. — Pourquoi dit-on que cet objet est un *manche-nécessaire*? — Parce qu'il contient tout un nécessaire d'outils: vrille, tournevis, poinçon, gouge, arrache-clou, etc.

7. — Quel est cet outil? — C'est un marteau de menuisier.

8. — Qui se sert de la *sauterelle*? — Les menuisiers, les tailleurs de pierre, pour tracer des angles.

9. — Que tiennent dans leurs mains ces deux menuisiers? — Un *vilebrequin* et un *marteau*. On distingue derrière eux le faite d'une construction. Les chevrons sont très apparents.

10. — A quoi sert ce *bouton*? — A ouvrir les portes, tiroirs ou couvercles.

11. — Qui fait usage de la *clé à tuyau*? — Les plombiers ou les fumistes.

12. — Que font ces deux ouvriers? — Ils examinent le contenu d'un coffre d'outils.

13. — Quel est le nom de ce crochet à ressort? — Un *mousqueton*.

14. — Que permet la *scie à onglets*? — De scier les planches ou moulures à un angle que l'on fixe mécaniquement.

15. — Que contient cet étui? — Une *série de clés*.

16. — Combien de lames a ce couteau? — Trois; on y distingue des *onglets* ou entailles destinées à recevoir l'ongle pour aider à faire pivoter la lame en la tirant.

17. — Que fait ce *parqueteur*? — Il confectionne un plancher en plaçant des planches sur des lambourdes.

18. — A qui les agents de police mettent-ils ces *menottes*? — Aux prisonniers récalcitrants.

19. — A quoi sert ce genre de *boucle*? — A attacher ou serrer ensemble deux objets sans être obligé de faire un noeud. La pointe mobile de la boucle se nomme *ardillon* (A).

20. — Quel est cet outil? — Un *coupe-vitre*; la partie du coupe-vitre ayant des entailles servant à rogner la vitre s'appelle *grugeoir* ou *grésoir*.

21. — Quel est l'usage de ces grandes *cisailles*? — Ells servent à couper les boulons, rivets, fils de fer. Les branches sont à articulation et les mâchoires en acier trempé. Cet outil se nomme *coupe-boulon*.

22. — Comment se nomme ce genre de crochet de sûreté? — Une *mélière*. On donne aussi ce nom à l'anneau qui supporte le battant d'une cloche et à l'anneau ovale par lequel on accroche une montre au mousqueton d'une chaîne.

23. — Quel est l'avantage de la *sonnette* électrique? — Grâce au fil, on peut la placer à de grandes distances de l'endroit où l'on sonne.

24. — Que fait ce charpentier? — Avec une scie, il coupe une planche qu'il a posée sur un chevalet; en dessous, on voit une hache, un hachereau, une serrure, une clé, un robinet et un ciseau.

25. — A quoi sert un *emporte-pièce*? — A percer des trous ou à découper du bois, du tissu ou du fer.

26. — Où place-t-on des *galets*? — Sous les meubles afin de pouvoir les changer de place plus facilement. La partie supérieure qui permet à la roulette de tourner se nomme *tourillon*.

27. — Quel genre de cadenas voyons-nous ici? — Un *cadenas* cylindrique à anse sautante et tournante.

28. — Que fait ce menuisier? — Il met la dernière main à la *maquette* ou *miniature* d'une maison.

Q. — Quels outils peut-on distinguer dans le médaillon? — Une charnière, une serrure, des cornières ou ferrures de coin, des vis, un tournevis, une équerre, une varlope, des pinces et un pied-de-roi pliant.

L'abbé ETIENNE BLANCHARD

LA QUINCAILLERIE



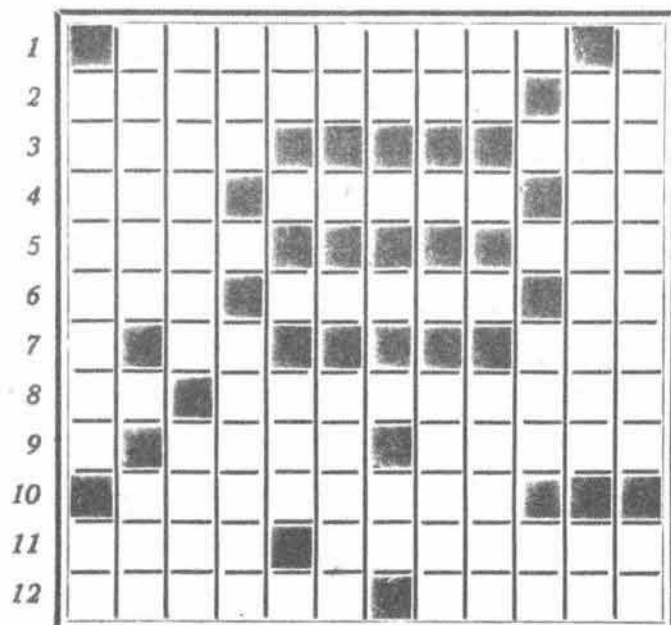
Concours de décembre 1937

MOTS CROISES

LA TERRE DE NOS AIEUX

par Marie-Claire DAVELUY

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



HORIZONTALEMENT

1. — Réhabilités par l'auteur de *Notre Maître le Passé*.
2. — La vie religieuse y est intense au Canada. — Conjonction qui exprime la négation.
3. — Roi du Danemark (814-854). — Mot latin signifiant ainsi.
4. — Action de rire. — Ce que nous, chrétiens, devrions être. — Exclamation.
5. — Glande de la région abdominale. — Colère.
6. — Exclamation exprimant une douleur physique. — Un grand saint évêque porta ce nom. — Pronom personnel.
7. — Conjonction. — Elle est dure mais nécessaire.
8. — Article simple. — Rend la paix.
9. — Baptisa Clovis. — Celui de Notre-Dame est célèbre.
10. — Le tribun par excellence, il y a cent ans.
11. — Ennui. — Oiseau échassier à la chair savoureuse.
12. — Le vainqueur du Colonel Gore, le 23 novembre 1837. — Ce qui précède un nom propre de personne en style de palais ou de pratique.

VERTICALEMENT

1. — Une des plus nobles victimes de l'Insurrection de 1837. — Douze mois le composent.
2. — Fis un pari. — Petite prairie.
3. — Fils d'Apollon, apprit aux hommes à élever les abeilles. — Bande de fer ou d'acier pour les tramways.
4. — Faux bijoux. — Il fut glorieux pour ceux qui tombèrent pour la patrie.

5. — Du verbe rire. — Ce qu'il faut choisir entre mille.
6. — Ville de Babylonie (Mésopotamie). — Faute de quoi.
7. — Partie dure et solide formant la charpente du corps. — Du verbe avoir.
8. — Pronom personnel. — La jeunesse les prend avec délices.
9. — Dans. — Frappai excessivement.
10. — Article simple. — Note de musique.
11. — Dirions que cette chose n'existe pas. — Article contracté.
12. — Une rivière historique du Québec portant le nom d'un grand serviteur de la monarchie française. — Terminaison d'infinitif.

Faire parvenir ses solutions au plus tard, le 29 décembre 1937 à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, Québec.

Solution du problème de novembre 1937

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

1	W			S	A	I	N	T		H	E	M
2	E	T								I	R	A
3	T		C	H	A	R	L	E	S		I	R
4	H	E								S	E	C
5	E		B	L	A	N	C	H	E	T		H
6	R	E	L	A	I	E	R	A		U	S	E
7	A	M	E	R			I		E	C	U	S
8	L	U		D	U	V	E	R	T		A	S
9	L		V		S	E	N	E		A	S	A
10		D	E	B	A	R	T	Z	C	H		U
11	A	U	T	O		T			O		I	L
12	B	R	O	W	N		L	A	M	I	O	T

Gagnantes du Concours

1. — Mlle Raymonde Ostiguy,
2180, rue Aylwin, Montréal.
Ecole Stadacona
2. — Mlle Angéline Bourdon,
3208, rue Hudon, Montréal.
3. — Mlle Béatrice Bélanger,
2950, chemin Saint-Michel,
Comté de Laval, Québec.
Ecole Sainte-Lucie
4. — Mlle Françoise Pouliot,
Beauharnois,
Comté de Beauharnois, Québec.
5. — Mlle Alberte Lafond,
6877, rue Saint-Hubert, Montréal.
Académie Saint-Arsène
6. — Mlle Thérèse de Grandpré,
4244, rue de Berri, Montréal.

Chacune des gagnantes a reçu en prime de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* la somme de cinquante sous.

Une page d'histoire



LE CARDINAL DE RICHELIEU 1585-1642

Armand-Jean du Plessis, duc de Richelieu, troisième fils de François du Plessis, grand prévôt de France, et de Suzanne de la Porte, embrassa très jeune la carrière des armes. Il ne tarda pas à la délaisser pour entrer dans le sacerdoce.

Richelieu joignait au sens de l'organisation une audace et une volonté inflexibles. Nommé évêque de Luçon à 22 ans, il se donna tout entier aux affaires de son diocèse et y accomplit plusieurs réformes qui le mirent tôt en vedette. Lorsqu'en 1614 il fut élu député aux États généraux, sa renommée comme administrateur, prédicateur et écrivain était déjà très répandue.

La reine régente Marie de Médicis le choisit en 1615 comme aumônier de la jeune reine Anne d'Autriche. En 1622, il reçut le chapeau de cardinal. Lorsqu'il fut nommé premier ministre, deux ans plus tard, il s'intéressa vivement à la direction et à l'administration de la Nouvelle-France, instruit qu'il était de l'état de la colonie par Samuel de Champlain.

La Nouvelle-France était alors en butte à de nombreuses difficultés; elle n'avait aucun système de gouvernement. Les commerçants y faisaient la pluie et le beau temps; le monopole de la traite des fourrures était entre les mains des Huguenots. Les frères Kirks, en s'emparant de Québec en 1629, réduisaient à néant les projets de colonisation de la France monarchique.

Le 29 mars 1632, par le traité de Saint-Germain-en-Laye, Richelieu amena l'Angleterre à abandonner tous ses droits sur les provinces qui composaient le Canada.

Il encouragea Champlain dans son œuvre d'évangélisation et de colonisation. Il favorisa l'envoi de colons qui donnèrent naissance au peuple canadien; il empêcha les Huguenots de s'établir dans la Nouvelle-France. Son zèle pour la conversion des sauvages, sa généreuse protection mirent la colonie sur la voie de la prospérité spirituelle et matérielle.

Richelieu mourut le 4 décembre 1642. **Le Richelieu**, le comté de Richelieu, etc., perpétuent chez nous le souvenir de ce grand ministre. Que les Canadiens français s'inspirent de cet exemple. Qu'ils aient à cœur le maintien et le développement des institutions qui assureront leur indépendance économique. **La Sauvegarde**, puissante société d'assurance sur la vie, fondée et administrée par des Canadiens français, mérite d'être encouragée avant toute autre compagnie similaire.

Ce qui compte, c'est un geste pratique; posons-le ce geste.



RICHELIEU

d'après le tableau de Philippe de Champaigne



LA MAISON SANS RIVALE des JOLIS CADEAUX D'ETRENNES

Beaux livres. Reliures d'art. Livres canadiens. Reliures amateur, Album d'images, Bibliothèque enfantine, Garnitures de bureau: bases onyx, stylo, papeterie de luxe. Maroquinerie. Ecrétaires. Liseuses, agendas, calepins, articles de fantaisie. Jeux, jouets. Boîtes de peinture. Décorations pour Noël et le Jour de l'An.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

Nos magasins sont ouverts jusqu'à 5 heures le samedi. — Facilités de stationnement.

rentes viagères



Vous voulez le vivre et le couvrir le reste de vos jours? Souscrivez nos **rentes viagères garanties**. Rien de plus parfait. La somme de vos contributions, c'est vous qui la fixez. La quotité de votre rente, c'est vous qui la fixez. La date de sa distribution, c'est vous qui la fixez. Le présent est l'enclume sur laquelle se forge l'avenir: avenir de bien-être ou avenir de chaînes. Choisissez! Vous pouvez devenir **rentier** dans trois mois, si vous voulez.

EXPLICATIONS A TITRE GRACIEUX

❖ CAISSE ❖
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

55 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HArbour 3291

garanties